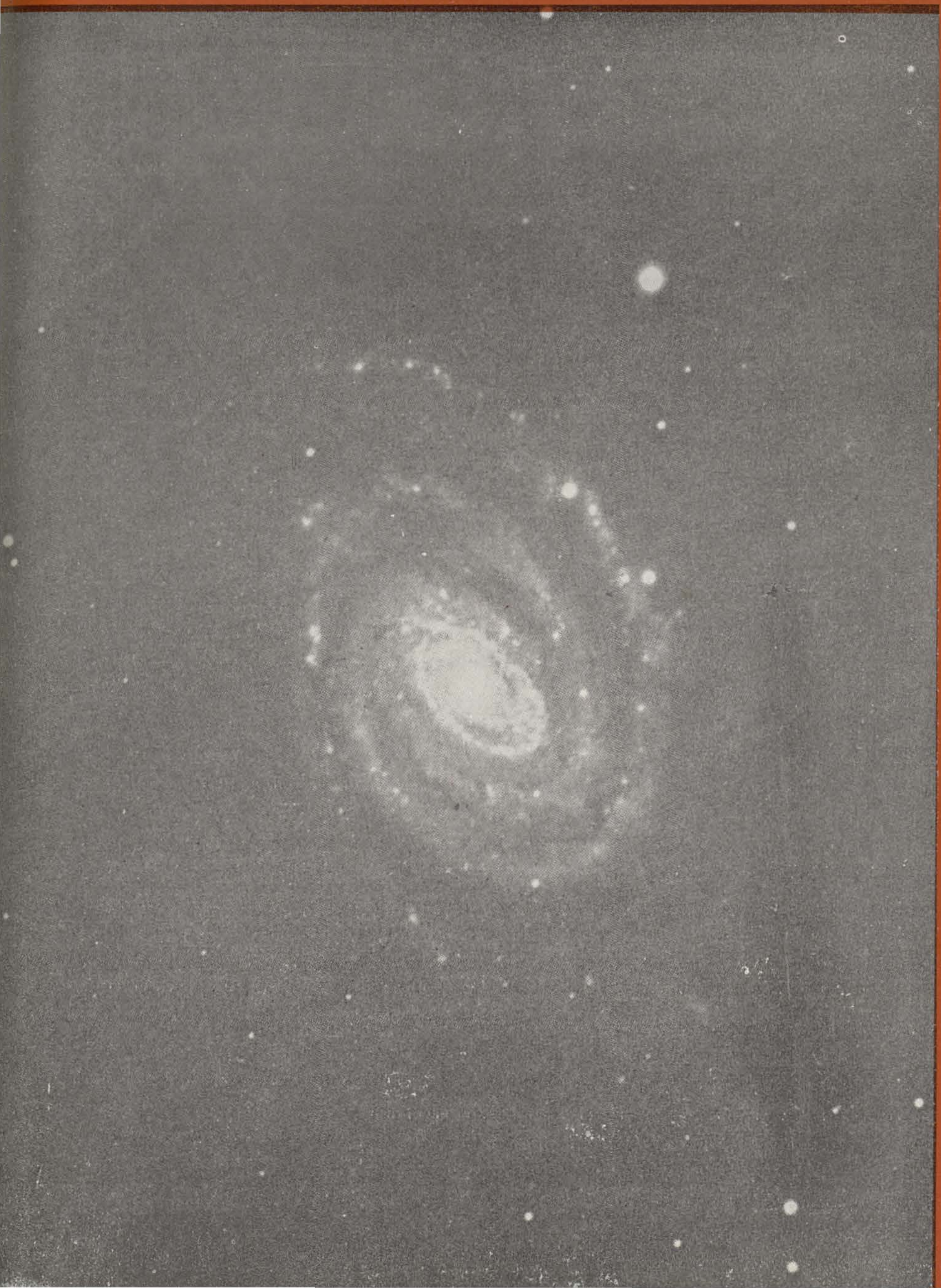
GAZETA DE FISICA

REVISTA DOS ESTUDANTES DE FÍSICA
E DOS FÍSICOS E TÉCNICO-FÍSICOS PORTUGUESES

VOL. III, FASC. 6
MARÇO, 1958



SISTEMA GALÁCTICO
(v. pág. 161)

VOL. III

FASC. 6

MARÇO — 1958

GAZETA DE FÍSICA

PUBLICAÇÃO DESTINADA AOS ESTUDANTES DE FÍSICA E AOS FÍSICOS E TÉCNICO-FÍSICOS PORTUGUESES • VOLUMES PUBLICADOS:
VOL. I — 1946 a 1948 — IX FASCÍCULOS — 288 PÁGINAS
VOL. II — 1948 a 1953 — X FASCÍCULOS — 280 PÁGINAS

SUMÁRIO

*

PROPRIEDADE E EDIÇÃO: GAZETA DE MATEMÁTICA, L.DA * CORRESPONDÊNCIA: GAZETA DE FÍSICA — LABORATÓRIO DE FÍSICA DA FACULDADE DE CIÊNCIAS DE LISBOA — RUA DA ESCOLA POLITÉCNICA — LISBOA * NÚMERO AVULSO: ESC. 12$50 * ASSINATURA: 4 NÚMEROS ESC. 40$00 * DEPOSITÁRIA: LIVRARIA ESCOLAR EDITORA — RUA DA ESCOLA POLITÉCNICA, 68 a 72 — TELEFONE 664040 — LISBOA

TIPOGRAFIA DA ATLÂNTIDA — RUA FERNANDES TOMÁS, 46 — COIMBRA

GAZETA DE FÍSICA

Fundador: ARMANDO GIBERT

Vol. III, Fasc. 6 Março de 1958

Propriétés nucléaires et chimiques de l'astate (élément 85)

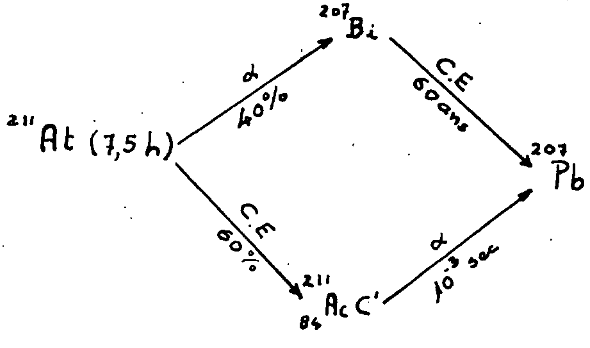
I. Notions générales. Propriétés nucléaires.

a) *Introduction*

Le premier isotope de l'astate, l'astate de nombre de masse 211, a été formé, en 1940 (Corson, MacKenzie et Segré[1]), par transmutation du bismuth par des rayons α de 32 *MeV*, selon la réaction nucléaire:

$$^{209}_{83}Bi\ (\alpha,\ 2n)\ ^{211}_{85}At$$

Cet isotope a une période de 7,5 h et ses atomes se détruisent, les uns (40 %) par émission de rayons α, les autres (60 %) par capture électronique, selon le schéma suivant:



On connait actuellement une vingtaine d'isotopes de l'astate, soit formés par transmutation du bismuth ou de l'or, soit trouvés dans la nature ou dans les chaines latérales des familles radioactives. Aucun de ces isotopes est stable; ils ont tous des vies courtes: quelques heures ou moins. L'isotope de plus longue vie, c'est l'astate de nombre de masse 210 qui a une période de 8,3 heures.

Le tableau I[2] donne les différents isotopes de l'astate.

Les isotopes de nombre de masse égal ou inférieur à 212 ont été tous préparés, soit par transmutation du bismuth, par des rayons α (d'énergies comprises entre 20 à 380 *MeV*), soit par transmutation de l'or par des ions C^{6+} N^{6+}.

L' ^{211}At, premièrement formé à partir du bismuth avec des rayons α de 32 *MeV*, est actuellement obtenu par bombardement avec des α de 20-29 *MeV*, car, pour des énergies supérieures, l' ^{210}At est également produit [3] par la réaction $^{209}Bi\ (\alpha,\ 3n)\ ^{210}At$. Plus de 99 % des atomes de l' ^{210}At se désintègrent par capture électronique; un embranchement α de 0,17 % avec une période partiale de 5,5 ans a été indiqué [4] pour cet isotope.

Les isotopes de nombres de masse comprises entre 209 et 200 ont été formés par transmutation du bismuth, par Barton, Ghiorso et Perlman [5], en utilisant des rayons α de plus grandes énergies allant jusqu'à 380 *MeV*. Plus récemment quelques uns de ces isotopes ont été également obtenus par bombardement de l'or [6] avec des ions C^{6+} ou N^{6+}, selon les réactions nucléaires: $^{197}Au(^{12}C, 4n)\,^{205}At$; $^{197}Au(^{12}C, 6n)\,^{203}At$; $^{197}Au(N, p\,xn)\,At$. Ces isotopes se détruisent principalement par capture électronique. On a observé que, quand il y a également émission α, l'énergie des particules α émises augmente quand le nombre de masse diminue, en accord avec les prévisions pour les isotopes de cette région avec moins de 126 neutrons (voir Fig. 1).

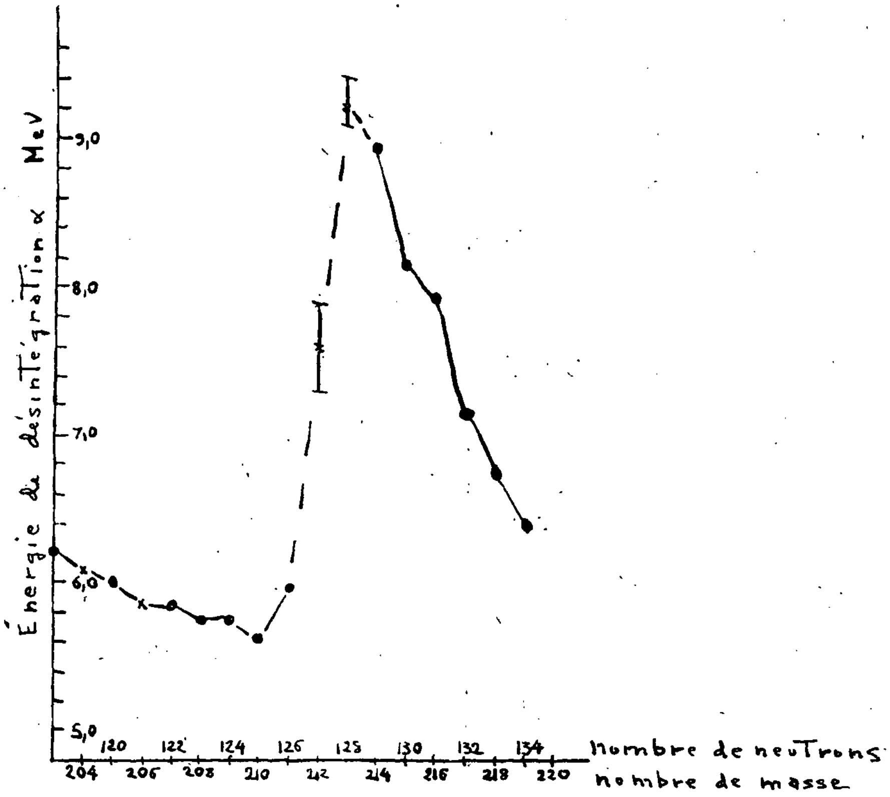


Fig. 1

Cette figure montre également que, quand on traverse la région du nombre magique 126 neutrons, on devrait s'attendre à trouver un groupe d'isotopes se détruisant presque entièrement par émission α de grande énergie et avec des périodes très courtes. Ils sont indiqués dans le tableau I.

Perlman, Ghiorso et Seaborg[7)] ont discuté la possibilité d'existence d'isotopes de l'astate β-stables. Ces auteurs sont arrivé à la conclusion de que ^{213}At et ^{215}At sont à la limite des possibilités. On voit, dans la fig. 1, que ces isotopes appartiennent à la région d'instabilité α maxima. On peut montrer, par des calculs énergétiques à partir de cycles fermés, que, quand on attend un nombre de masse suffisant pour réduire l'instabilité α à un point ou l'instabilité β devient le phénomène prépondérant, l'énergie de désintégration β est très grande. Ces résultats ont amené certains auteurs à considérer comme peu probable l'existence d'isotopes inconnus le l'astate ayant une longue vie.

b) *L'astate naturel*

Famille Uranium-Radium: ^{218}At.

En 1939 Hulubei et Cauchois[8)], en étudiant les spectres de l'émission propre ondulatoire du radon et de ses dérivés, ont trouvé des raies attribuables à l'élément 85 et ont suggéré que cet élément se trouvait parmi les produits de désintégration du

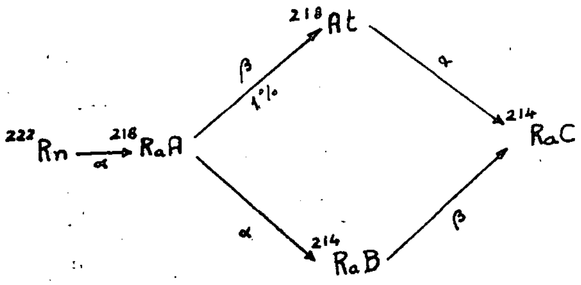
TABLEAU I

Isotopes	Période	Type d'émission	Énergie du rayonnement α MeV	Mode d'obtention	Principales références
At $<^{202}$	43 s.	α, C. E.	6,50	*Bi* (α, $x\,n$) (étude préliminaire)	5
At $<^{203}$	1,7 m.	α, C. E.	6,35	*Bi* (α, $x\,n$) (étude préliminaire)	5
At^{203}	7 m.	α, C. E.	6,10	*Bi* (α, 10 n) *Au* (C, 6 n)	5; 6
At^{204}	~ 25 m.	C. E.		*Bi* (α, 9 n)	5
At^{205}	25 m.	α, C. E.	5,90	*Bi* (α, 8 n) *Au* (C, 4 n)	5; 6
At^{206}	2,6 h.	C. E.		*Bi* (α, 7 n)	5
At^{207}	2,0 h.	C. E. ~ 90 % α ~ 10 %	5,75	*Bi* (α, 6 n)	5; 21
At^{208}	6,3 h.	C. E.		$^{212}Fr \xrightarrow{\alpha}$ *Bi* (α, 5 n)	5
At^{208}	1,7 h.	C. E. 99+ % α 0,5 %	5,65		22
At^{209}	5,5 h.	C. E. ~ 95 % α ~ 5 %	5,65	*Bi* (α, 4 n)	5; 23
At^{210}	8,3 h.	C. E. ~ 99 % α 0,17 %	5,19 (32 %) 5,437 (31 %) 5,355 (37 %)	*Bi* (α, 3 n)	4
At^{211}	7,5 h.	C. E. 60 % α 40 %	5,862	*Bi* (α, 2 n)	1
At^{212}	0,25 s.	α		*Bi* (α, n) (étude préliminaire)	24
At^{213}		α	9,2	dérivé du ^{225}Pa (étude préliminaire)	25
At^{214}	$\sim 2 \times 10^{-6}$ s.	α	8,78	$Fr \xrightarrow{\alpha}$	13; 26
At^{215}	$\sim 10^{-4}$ s.		8,00 8,4	$^{219}Fr \xrightarrow{\alpha}$ radioélément naturel dérivé de l'*Ac A*	12; 13
At^{216}	$\sim 3 \times 10^{-4}$ s.	α	7,79	$^{220}Fr \xrightarrow{\alpha}$ radioélément naturel dérivé du Po^{216} (*Th A*)	10; 12
At^{217}	0,018 s.	α	7,00	$^{221}Fr \xrightarrow{\alpha}$	27
At^{218}		α	6,63	radioélément naturel dérivé du *Ra A*	10
At^{219}	0,9 m.	α ~ 97 % $\beta-$ ~ 3 %	6,27	radioélément naturel dérivé de l'*Ac K*	15

D'après les donnés de J. M. Holander, I. Perlman et G. T. Seaborg [2]).

radon. Des expériences de M. Valadares 9) ont permis de confirmer cette conclusion.

L'existence dans le dépôt actif du radon d'un rayonnement α d'énergie (6,63 *MeV*), intermédiaire de celles du *RaA* et *Ra C'*, a été attribué par Karlik et Bernert 10) au ^{218}At suivant le schéma:



Walen 11) a, par la suite, effectué une étude à l'amplificateur proportionnel du dépôt actif du radon; cette étude a confirmé les résultats de Karlik et Bernert en ce qui concerne la formation du ^{218}At, et, d'autre part, montré l'existence probable d'un nouvel isotope du radon le ^{218}Rn, de période 1,3 s, résultant d'un faible embranchement β à partir du ^{218}At et se désintégrant par émission α sur le *Ra C'*. Cet auteur a donné comme probable le schéma suivant pour l'embranchement commençant au *Ra A*.

Famille Uranium-Actinium

On connait actuellement deux isotopes de l'astate appartenant à cette famille: ^{215}At et ^{219}At.

^{215}At

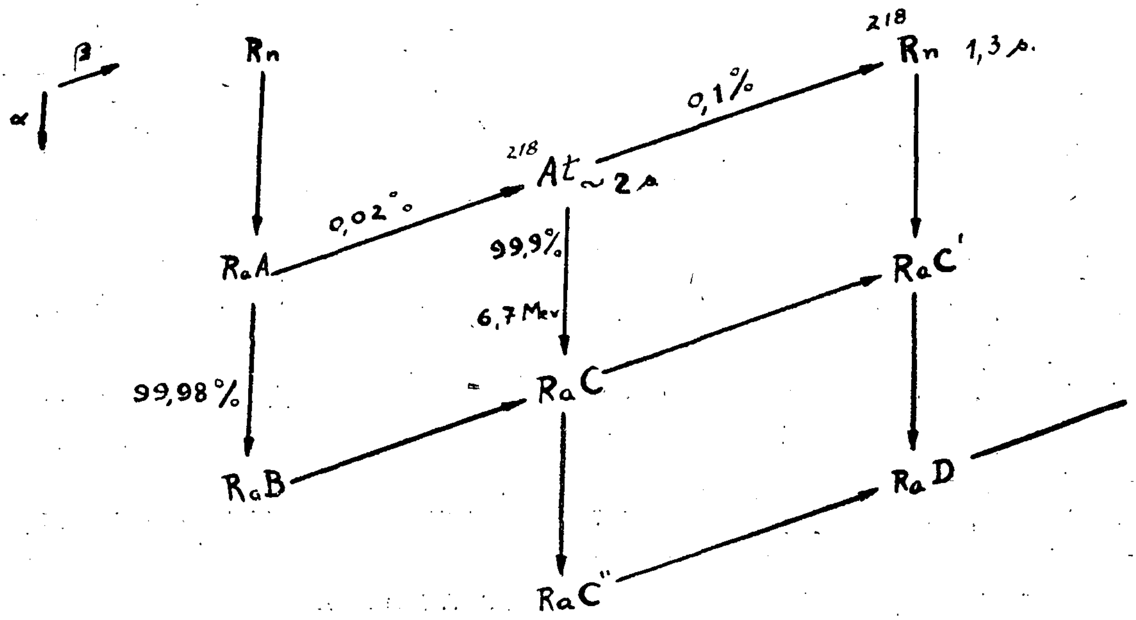
Karlik et Bernert 12), en 1944, ont également signalé un embranchement β de l'actinium *A* d'environ 5.10^{-6} rayons β par atome désintégré d'*Ac A*. Cet embranchement conduirait à ^{215}At qui se désintègre par rayonnement α (voir schéma page suivante); ces auteurs ont attribué à ce rayonnement un énergie de 8,4 *MeV*.

Quelques années plus tard Ghiorso, Meinke et Seaborg 13), travaillant sur les chaines latérales des familles radioactives, ont donné, pour l'énergie du rayonnement de ^{215}At, la valeur 8,00 *MeV*.

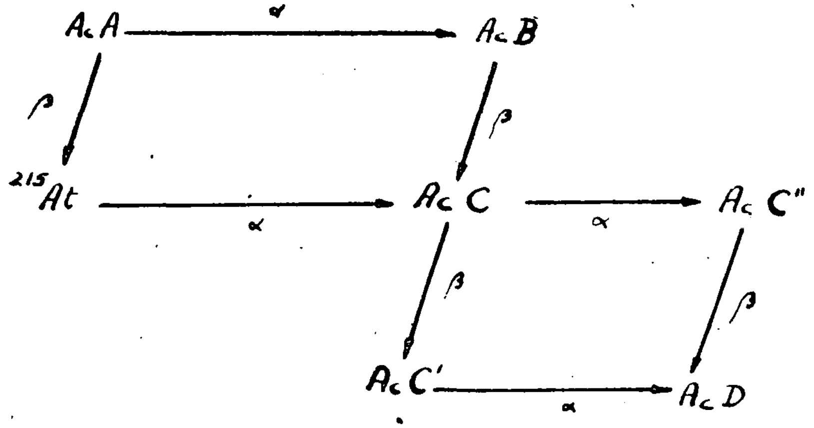
Un travail de P. Avignon 14) a pu confirmer l'embranchement β de l'actinium *A* et a trouvé pour l'énergie de son rayonnement α la valeur donnée par Meinke, Ghiorso et Seaborg 13).

^{219}At

L'existence de l'astate 219 a été signalée récemment par Hyde et Ghiorso 15). Ces



auteurs ont montré l'existence d'un embranchement α de l'*Ac K* (Fr^{223}) d'environ 4.10^{-5} rayons α par atome désintégré, qui conduirait à ^{219}At. L'^{219}At se désintègre



principalement par rayonnement α, d'énergie 6,27 *MeV*, avec une période de 0,9 minutes.

La fig. 2 montre la série $4n+3$ au dessous de l'actinium, avec les nouveaux résultats sur l'embranchement α de l'*Ac K*.

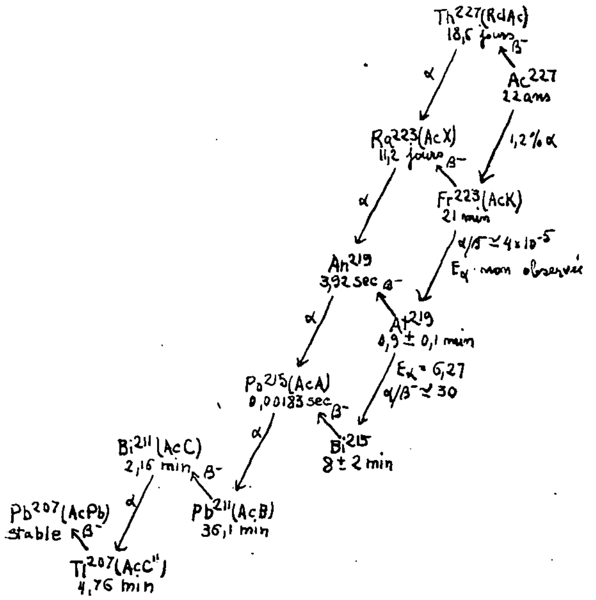


Fig. 2

L'astate de nombre de masse 219 est l'astate naturel connu ayant la plus longue vie et le seul qui a permis une identification chimique.

Famille du Thorium

Un rayonnement α de 7,64 *MeV*, observé par Karlik et Bernert [12] dans le dépôt actif du thoron a été attribué par ces auteurs à la désintégration de ^{216}At qui résulterait d'un embranchement β du thorium *A* d'environ $1{,}35.10^{-4}$ rayons par atome désintégré.

Des calculs de Seaborg, Glass et Thompson [16] ont indiqué que l'astate 216 est 0,46 *MeV* plus lourd que le *ThA*,

Famille radioactive du neptunium

Nucléides	Rayonnement émis	Période
^{241}Pu	β^-, α	14 *a.*
100 % | ~ 0,002 %		
β^- ↓ ^{241}Am	α	475 *a.*
α ↓ ^{237}U	β^-	6,63 *j.*
^{237}Np	α	$2{,}2\times10^{6}$ *a.*
^{233}Pa	β^-	27,4 *j.*
^{233}U	α	$1{,}62\times10^{5}$ *a.*
^{229}Th	α	$7{,}34\times10^{3}$ *a.*
^{225}Ra	β^-	14,8 *j.*
^{225}Ac	α	10,0 *j.*
^{221}Fr	α	4,8 *m.*
^{217}At	α	0,018 *s.*
^{213}Bi	β^-, α	47,0 *m.*
96 % | 4 %		
β^- ↓ ^{213}Po	α	$4{,}2\times10^{-6}$ *s.*
α ↓ ^{209}Tl	β^-	2,2 *m.*
^{209}Pb	β^-	3,32 *h.*
^{209}Bi	α	$2{,}7\times10^{17}$ *a.*
^{205}Tl	—	stable

ce qui rend improbables les conclusions de Karlik et Bernert.

Famille du Neptunium: ^{217}At

L'astate de nombre de masse 217 appartient à la famille du ^{237}Np.

Des travaux récents[17] ayant établi la présence de faibles quantités des éléments de la famille $(4n+1)$ dans des minérais d'uranium (en masse, environ 2.10^{-12} parties de ^{237}Np pour 1 de ^{238}U), l' ^{217}At doit se trouver dans ces minérais.

II. Propriétés physiques, chimiques et électrochimiques

Étant données les courtes vies de tous les isotopes de l'astate, des quantités visibles de cet élément n'ont pas pu être accumulées. Ainsi l'étude de ses propriétés n'a été effectuée qu'à l'échelle des indicateurs. Cette étude est due principalement à Segré et ses collaborateurs[18] qui ont utilisé les méthodes suivantes: volatilisation, courbes de dépôt électrolytique, migration d'ions, entraînement, extraction par des solvants organiques. L'isotope employé pour ces études a été l'astate 211, et on l'a suivi soit par son rayonnement α, soit par le rayonnement X résultant de la conversion interne.

Pour obtenir l'astate en solution à partir du bismuth irradié on a employé deux méthodes; la première consiste à dissoudre dans l'acide nitrique concentré la couche superficielle du bismuth irradié; dans la deuxième, on distille l'astate, on le recueille dans un tube refroidi par l'azote liquide et on le dissout dans l'acide nitrique concentré.

Nous allons voir que l'astate a le caractère métallique et qu'il ressemble autant au polonium son voisin, qu'à l'iode son homologue.

Volatilisation

L'astate est très volatile. Sur le verre, à la température ordinaire, la «période de vaporisation» est d'environ une heure (en admettant que la loi de vaporisation est réprésentée par une exponentielle). Sur le platine ou l'or, elle est d'environ 60 heures. La vitesse de vaporisation diminue cependant quand l'astate a été préalablement dissous dans l'acide nitrique concentré et évaporé à 80° sur le support. Les pertes par évaporation deviennent dans ces conditions négligeables sur platine.

Le tableau II donne l'adsorption de l'astate vaporisé par différents métaux à la température ordinaire et à 325° C, dans un vide poussé.

TABLEAU II

Métal	Tempér. Ord.		325° C		
	(1)	(2)	(1)	(2)	(3)
Al	0,3		0,2	0,3	
Ni	0,2		0,6	0,7	
Cu	0,5		0,6	4,3	
Pt	36,3	20	33,5	6,5	16
Au	38,4	65	0,1	0,7	4
Ag	24,3	15	65,0	87,5	80
	100,0 %	100 %	100,0 %	100,0 %	100 %

Propriétés électrochimiques

En employant le dispositif de F. Joliot[19] avec des électrodes d'or, Johnson, Leininger et Segré[18], ont mesuré les vitesses de dépôt de l'astate, soit à la cathode, soit à l'anode, en milieu nitrique 0,066 N. D'après leurs mesures, le potentiel critique du dépôt cathodique de l'astate est $+1,2$ V, par rapport à l'électrode normale d'hydrogène.

Le dépôt cathodique de l'astate est reversible; il se redissout rapidement en abaissant le potentiel appliqué à la cathode de quelques centièmes de volt au dessous du potentiel critique.

À $+1,45$ V, l'astate commence à se déposer à l'anode. Les résultats pour ce dépôt sont moins clairs, étant donné que les potentiels nécéssaires sont proches du potentiel de décomposition de l'eau.

La nature des dépôts électrolytiques de l'astate, soit à l'anode, soit à la cathode, reste encore inconnue.

Migration d'ions

L'étude du sens de migration des ions dans un champ électrique a montré que l'astate se trouve à l'état d'anion dans différents milieux indiqués dans le tableau III. L'astate avait été initialemente dissous dans l'acide nitrique concentré.

TABLEAU III

(1) HNO_3 M
(2) HNO_3 0,1 M
(3) $pH=$ 3 en tampon phosphate
(4) $pH=$ 5 » »
(5) $pH=$ 7 » »
(6) $pH=$ 9 » »
(7) $pH=$11 » »
(8) $pH=$13 0,1 M $Na\ OH$
(9) Réduit par SO_2 en HNO_3 0,1 M
(10) » par $Na_2\ SO_3$ en $Na\ OH$ 0,1 M
(11) Oxydé par $K_2\ S_2\ O_8$ à chaud en HNO_3 0,1 M
(12) » par $HClO$ en $Na\ OH$ 0,1 M
(13) » par Br_2 en HNO_3 0,5 M

Extraction par des solvants organiques et entraînement

Des expériences d'extraction par des solvants organiques (CCl_4 et C_6H_6) ont mis en évidence l'existence de l'astate à l'état de valence zero. On peut obtenir l'astate dans cet état de valence en le distillant à partir du bismuth à des températures élevées. Cet état de valence est stable en solution aqueuse acide (HNO_3 0,01 N).

L'astate précipite par H_2S en solution acide. Il n'est pas précipité par un sel d'argent avec de l'iodure comme entraîneur. Il précipite incomplètement par NH_3 ou par le sulfure d'ammonium, d'une façon variable selon les entraîneurs.

Le tableau IV montre l'entraînement de l'astate par divers hydroxides.

L'acide azotique concentré et froid oxyde lentement l'astate; ces solutions oxydées sont facilement réduites à l'état de valence zero par des composés ferreux, incapables cependant de réduirent l'état de valence zero à l'état de valence -1.

On peut réduire l'astate à cet état de valence par SO_2, Zn, $SnCl_2$.

L'astate, après avoir été réduit par SO_2 en milieu acide, est partiellement entraîné par TlI. Le AgI entraîne complètement l'astate dans ces conditions, mais ceci est du à la formation d'argent métallique sur lequel l'astate se dépose.

Si on réduit l'astate par Zn, en H_2SO_4 M, et on additionne KI et $AgNO_3$ après dissolution complète du zinc, l'astate est entièrement entraîné par l'iodure d'argent. De même avec TlI. Mais si on part de AgI contenant l'astate et on le réduit par Zn, tout l'astate se trouve dans le précipité métallique, tandis que l'iode reste en solution.

TABLEAU IV

Entraînement de l'astate par divers hydroxides

	Solution HNO_3		Solution HNO_3 oxydée par $K_2\ S_2\ O_8$	
	$Na\ OH$	$NH_4\ OH$	$Na\ HO$	$NH_4\ OH$
Hydroxide d'aluminium		7,15 %		7,15 %
Hydroxide de bismuth	40-60 %		50-60 %	
Hydroxide ferrique	40-50 %	30-40 %	97-99 %	85-90 %
Hydroxide de lanthane	5- 8 %		97-99 %	

Br_2, $HClO$ et les sels ferriques ou mercuriques peuvent oxyder l'astate. Si on oxyde l'astate par Br_2 il est faiblement entraîné par $AgIO_3$ (moins de 15 %); par contre, il est complètement entraîné si l'oxydation a été faite par $HClO$. Ces expériences rendent probable l'existence de deux états de valence positive, la valence supérieure étant 5, un obtenu par Br_2, et l'autre par des oxydants plus puissants ($HClO$ ou $K_2 S_2 O_8$).

D'après les résultats de Hamilton et collaborateurs [20], rapportés dans le tableau V, l'astate peut, comme le polonium, être obtenu à partir des solutions acides par dépôt spontané sur une lame d'argent.

TABLEAU V

Dépôt de l'astate sur argent dans $HClO_4$ 3 N

Temps Min.	% Déposé
0-10	73,5
10-20	20,0
20-30	8,0
30-60	2,0
	Total 103,5

III. Aplications radiobiologiques

L'astate, injecté à un animal, se concentre, comme l'iode, dans la grande thyroïde. Pour déterminer l'astate fixé par les tissus, on détruit d'abord les substances organiques par un mélange d'acide nitrique et perchlorique. L'astate peut être isolé ensuite à partir d'une solution $HClO_4$, 3 N par coprécipitation par le tellure métallique ou par dépôt sur une lame d'argent. Les deux procédés peuvent être utilisés pour des analyses quantitatives, mais le dépôt sur argent demande moins de temps.

Des travaux récents [20] sur les propriétés radiobiologiques de l'astate 211 ont montré que cet isotope a des effects destructifs sur les tissus thyroïdes, sans affecter apparemment les tissus parathyroïdes adjacents, ce qui montre que l'astate peut être un élément tout indiqué pour des aplications thérapeutiques dans l'hyperthyroïdisme.

Bibliographie

1 — Corson, MacKenzie et Segré — *Phys. Rev.* 1940, *57*, 459, 1087; *Phys. Rev.* 1940, *58*, 672.
2 — Holander, Perlman et Seaborg — *Rev. Mod. Phys.* 1953, Avril.
3 — Kelly et Segré — *Phys. Rev.* 1947, *72*, 746; *Phys. Rev.* 1949, *75*, 999.
4 — Hoff et Asaro — 1952 (d'après référence 2).
5 — Barton, Ghiorso et Perlman — *Phys. Rev.* 1951, *82*, 13.
6 — Miller, Hamilton, Putnam, Haymond et Rossi — *Phys. Rev.* 1950, *80*, 486; W. Burcham, *Proc. Phys. Soc. A*, 1954, *67*, 555.
7 — Perlman, Ghiorso et Seaborg — *Phys. Rev.* 1950, *77*, 26.
8 — Hulubei et Cauchois — *C. R.* 1939, *209*, 39.
9 — M. Valadares, *Reale Accademia d'Italia*, 1941; *19*, 1049.
10 — Karlik et Bernert — *Naturwiss*, 1943, *31*, 298; *Z. Physik*, 1944, *123*, 51.
11 — R. Walen — *C. R.* 1948, *227*, 1090; *J. de Phys. et le Radium*, 1949, *10*, 95.
12 — Karlik et Bernert — *Naturwiss*, 1943, *31*, 298; *Naturwiss*, 1944, *32*, 44.
13 — Ghiorso, Meinke et Seaborg — *Phys. Rev.* 1948, *74*, 695; Meinke, Ghiorso et Seaborg, *Phys. Rev.* 1951, *81*, 782.
14 — P. Avignon — *J. de Phys. et le Radium*, 1950, *11*, 521.
15 — Hyde et Ghiorso — *Phys. Rev.* 1953, *90*, 267.
16 — Seaborg, Glass et Thompson — *J. A. C. S.*
17 — Peppard, Mason, Gray et Mech — *J. A. C. S.* 1952, *74*, 6081.
18 — Johnson, Leininger et Segré — *J. Chem. Phys.* 1949, *17*, 1.
19 — F. Joliot — *J. Chim. Phys.*, 1930, *27*, 119.
20 — Garrison, Gile, Maxwell et Hamilton — *Analyt. Chem.*, 1951, *23*, 204; Hamilton et Soley, *Proc. Nat. Acad. Sc. U. S. A.*, 1940, *26*, 483; Hamilton,

Wallace-Durbin et Parrot, *Radioisotope Conf. Harwell*, 1954, *1*, 219.
21 — Templeton, Ghiorso et Perlman, 1948 (d'après référence 2).
22 — Hyde, Ghiorso et Seaborg, *Phys. Rev.*, 1950, *77*, 765; Momyer, Hyde, Ghiorso et Glenn, *Phys. Rev.*, 1952, *86*, 805.
23 — D. F. Martin, 1952 (d'après référence 2).
24 — Weissbluth, Putnam et Segré, 1948 (d'après référence 2).
25 — J. D. Keys, *Ph. D. Thesis, McGill University*, 1951 (d'après référence 2).
26 — Meinke, Ghiorso et Seaborg, *Phys. Rev.*, 1949, *75*, 314.
27 — Hagemann, Katzin, Studier, Ghiorso et Seaborg, *Phys. Rev.*, 1947, *72*, 252.

The origin and implications of the cosmic radiation

By SERGE A. KORFF (1) †

Cosmic Rays have been known for about half a century [1]. The fact that we are only today beginning to understand some of the problems associated with them indicates the order of magnitude of the complexity of the problem, and the degree to which we were dealing with phenomena with which we had little familiarity. Our opinions have gone through a series of changes as we have slowly realized the true nature of the factors involved. For example, in the early 1920's the general opinion about cosmic rays was that they were of the nature of gamma rays, of some hundreds of Mev's in energy, and that most of the secondary particles at sea level were electrons. Contrast this with the fact that it has been proved that the majority of primary cosmic rays are protons, with energies tens to thousands of times the previous hundreds of Mev's, and that the secondary particles reaching sea level are mostly mesons. We see then just how revolutionary has been the change of view which modern detection techniques have made possible.

It is the purpose of this article to review our present thoughts about the radiation, about the mechanisms operating to produce it, and about the interesting astrophysical implications suggested by its presence. Further, we are today on the threshold of a new era in which we shall see important developments that follow from the use of the radiation as a tool of geophysical investigation. In this discussion we use the word «Geophysical» in its broadest sense, to include not only the science of our earth, but also the many fascinating, important, and complex solarterrestrial relationhips.

Review of Known Facts

Any acceptable theory of the origin of the radiation must explain the main features which characterize the cosmic rays. We shall briefly recapitulate these and indicate how each was determined. In so doing we have the great advantage of hindsight, and need not follow developments chronologically. Briefly, an acceptable theory must provide a mechanism which will generate radiation within the following characteristics.

First, the composition of the radiation. We know today that the primary radiation reaching the earth is, by number, mostly

---

(1) The work reported herein was in part supported by the joint program of the Office of Naval Research and the Atomic Energy Commission.

† A Sigma Xi National Lecture, 1956-1957.

protons. A smaller number of alpha particles is also present, and a numerically much smaller number of heavy nuclei. The exact percentages are still being disputed by the experts, and differences of opinion exist. To quote a figure, for the purposes of this article, and with which some experts will disagree, most experts consider that the primary radiation is by number, 70 % to 90 % protons, 29 % to 9 % alpha particles, and somewhat under 1 % heavy nuclei. The primary radiation contains few, if any, electrons or photons. By definition, it cannot contain unstable particles, such as neutrons or mesons, for these would have decayed in flight. Neutrons might reach the earth from the sun, but not from outside the solar system.

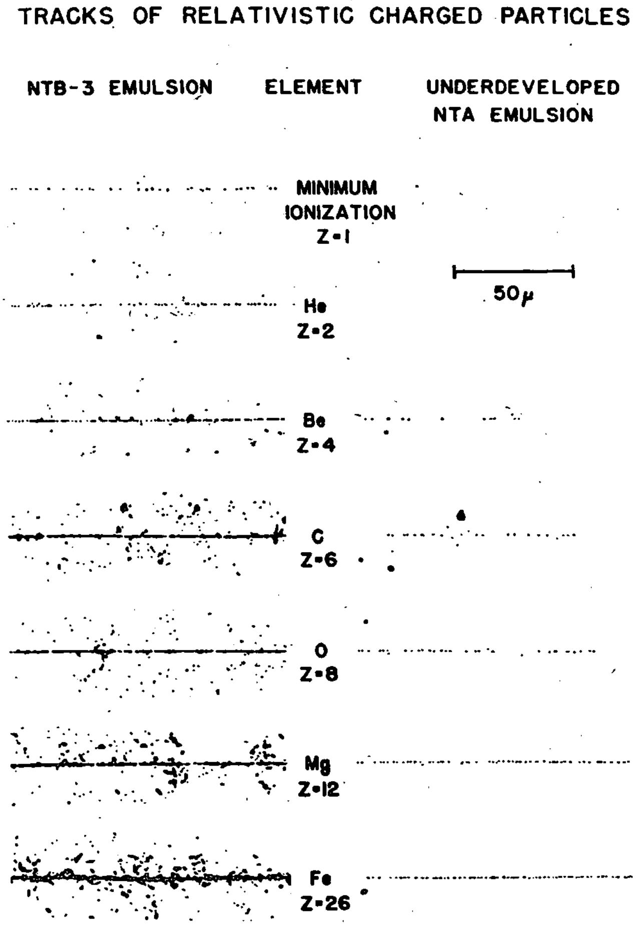


Fig. 1. Typical tracks in photographic emulsions made by protons, alpha particles and heavier nuclei. The photograph shows how the tracks appear, and how the various constituents of the primary radiation may be distinguished from one another. Much of our knowledge of the composition of the primary radiation derives from plates flown at balloon altitudes.

Photo courtesy M. F. Kaplon, University of Rochester. For other photos of heavy primaries and nuclear disintegrations produced by them, see: H. Bradt and B. Peters, *Phys. Rev.*, *76*, 156 (1949); Kaplon, Peters, and Bradt, *Phys Rev.*, *76*, 1735 (1949); Bradt and Peters, *P. R.*, *75*, 1779 (1949) and *74*, 1828 (1948).

The data cited above on the identity of the primaries are secured principally through the use of photographic emulsions. These emulsions are flown to great heights in balloons, and, when recovered and, developed, show tracks which can be identified and counted. The presence of heavy nuclei in the primary radiation was discovered by those emulsions. Figure 1 shows a typical emulsion track of a heavy cosmic ray primary.

Second, the energy of the radiation.

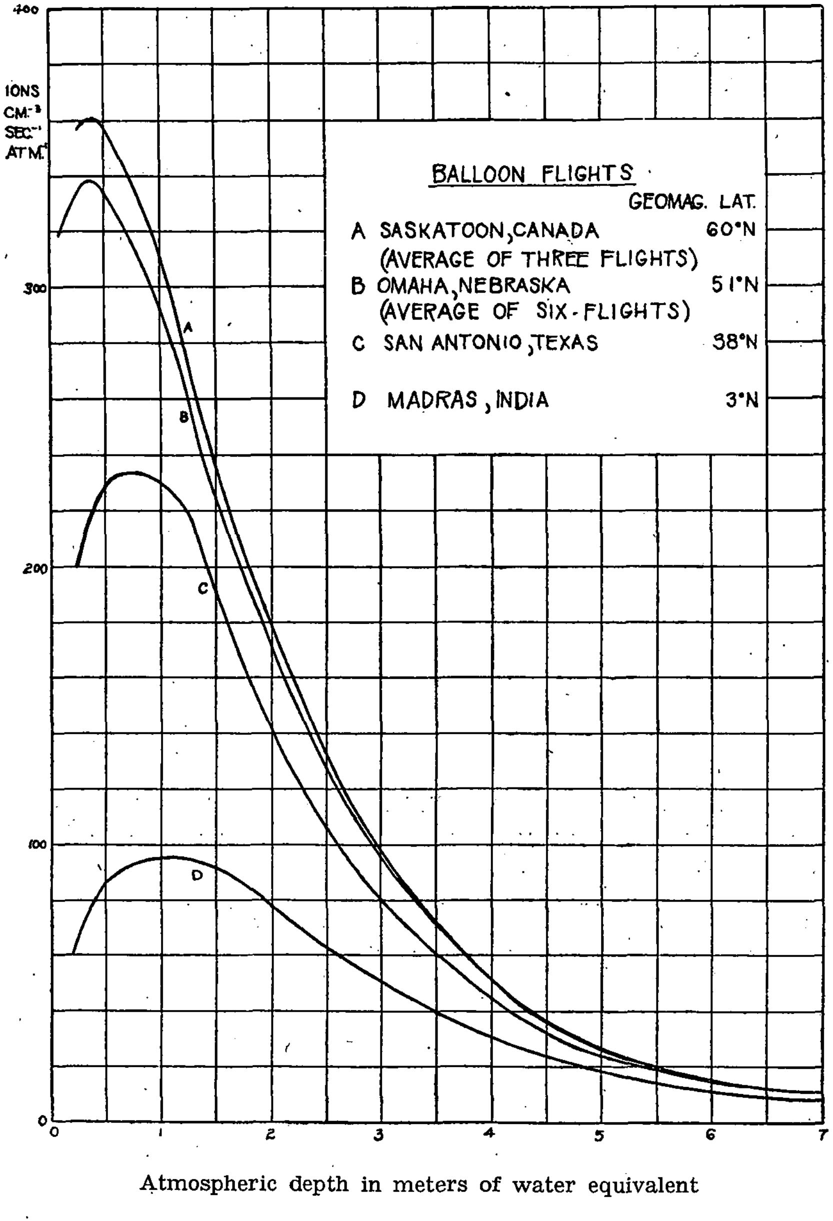
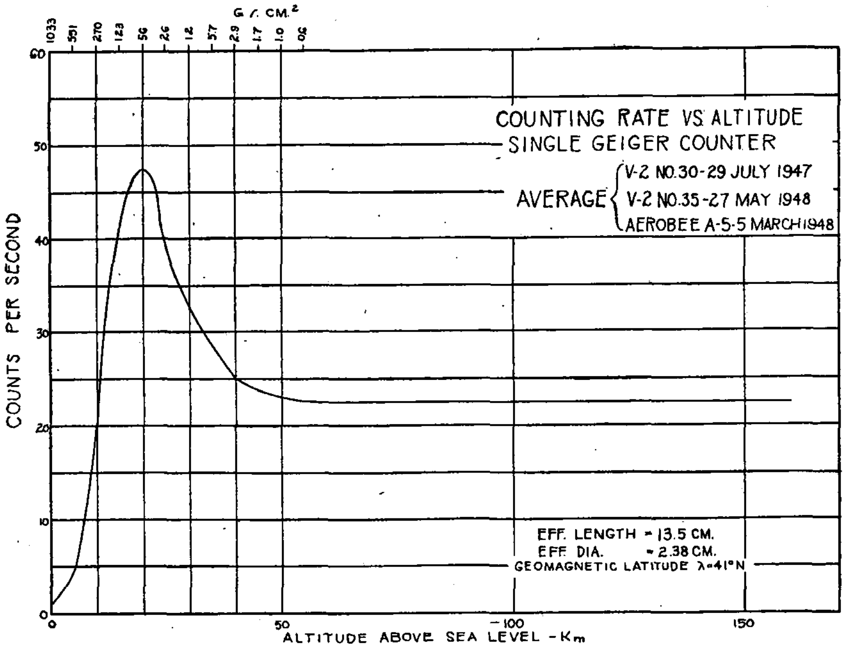


Fig. 2. Cosmic Ray Intensities at four different latitudes, plotted throughout most of the atmosphere, from data obtained by balloons carrying couters. On the depth scale, zero (at the left) represents the top of the atmosphere, and sea level is about 10.3. The half point, 5 meters of water equivalent, is at around 18,600 feet altitude. The maxima of these curves wil lie at about 50,000 to 60,000 feet, altitude above sea level. Note that the latitude effect is larger at high altitudes than lower down. These curves plus the magnetic analysis give the energy and energy-spectrum of the radiation in the range between about 10^9 and 10^{11} electron-volts. From: Bowen, *et. al.*, *Phys. Rev.*, *53*, 855-861 (1938)

The energy of the primary radiation lies mostly between 10^9 and 10^{18} electron volts (e. v.) per particle. Neither the upper nor the lower limit is exactly established. There may be some lower energy particles with energies of 10^8 e. v. or even less. and the upper limit is hard to determine exactly. Today, experimenters consider that 10^{18} e. v. is a proved value, and this author has even heard the figure 10^{20} e. v. seriously discussed. Such an energy is indeed huge for a nuclear particle. It would enable a single proton to lift a mass of one kilogram a meter against gravity.



Smoothed composite curve of Applied Physics Laboratory single-counter counting rates above White Sandes, geomagnetic latitud 41 N.

Fig. 3. Cosmic ray intensity above the atmosphere. Similar to Fig. 2 but horizontal scale turned right-for-left. Simple linear scale of altitudes. Note that above about 60 kms altitude there is no further change in cosmic ray intensity. The value here is a measure of the true primary intensity, after correction is made for secondaries generated in the instrument and particles scattered back out by the «albedo» effect. From Gagnes, *et al.*, *Phys.Rev.*, 77, 57-69 (1949).

The energy of the cosmic ray particles is measured, in the interval between 10^8 or 10^9 e. v. and 10^{12} e. v., by their deflection in the earth's magnetic field. The theory of the deflection was worked out by LeMaitre and Vallarta [2]. The energy distribution manifests itself as the latitude effect in the radiation. The latitude effect has been well measured in a series of world surveys by Millikan's and Compton's groups and by others [3]. Figure 2 shows the latitude effect at various altitudes. At energies in excess of 10^{12} e. v., the deflection produced by the earth's field becomes immeasurably small, and another method is required. This method is the study of «extensive showers». A high energy primary particle produces an extensive shower of secondary particles. Fortunately, cascade theory enables the distribution of particles in such a shower to be calculated. Careful experiments have substantiated the correctness of the theory. From the couting rates of counters wich are separated by considerable distances, the primary energies can be infer. Counter separations of 100 meters or more have been used for high energies with success, and a few experiments have been made at considerably greater separations . At large separation, the experimental dificulties become great since the travel times of the pulse form widely separated counters become comparable with the resolving time of the electronic components. However, as techniques improve, it seems reasonable to predict that before long we shall be able to prove conclusively whether particles in the very high energy brackets do or do not exist, and if so how many there are. In the lower energy brackets we are on safe ground and have quite accurate figures.

Recently wiith the aid of the rockets [4] it has been possible to obtain measurements of the primary cosmic ray intensities. Rockets can go up to a sufficient altitude so that the magnitude of the hump produced by secondary particles can be evaluated. Figure 3 shows such a curve

The third feature of the radiation which a theory must explain is its remarkable constancy with time. A cosmic ray meter at any place on the earth's surface shows a radiation which has fluctuations of only a few per cent, after the usual meteorological effects have been allowed for. The diurnal wave is less than two tenths of a per cent in amplitude, and some observers consider that it has never been proved conclusively to exist at all. Similarly, no appreciable variation with sidereal time has been found except perhaps for a small effect in the extensive showers which again some observers find but others claim is still within the error of the measurement. Long period changes over several years have been found to exist, in the excellent series of measurements made by Forbush [5] with the Carnegie meters distributed at many different places all over the world. However, these changes are of the order of two or three per cent,, and seem to show a connection with the 11-year sunspot cycle.

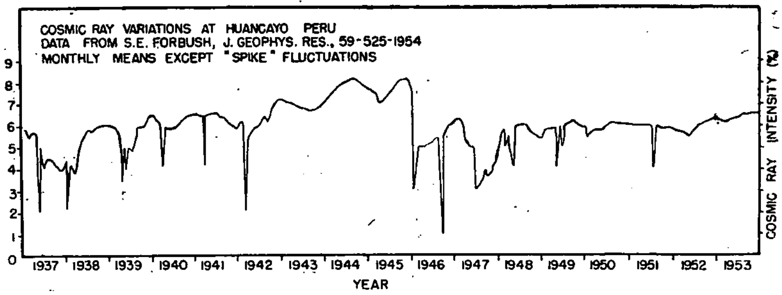


Fig. 4. Long-time constancy of cosmic radiation. Monthly means of cosmic ray intensities except for the «spike» fluctuations which are daily means. These represent cases in which changes in earth's field have modulated incoming cosmic ray beam. Vertical scale is per cent change in intensity. Long term fluctuations do not exceed a few per cent over this observed interval.

Figure 4 shows such a part of the long-term record. Clearly the absence of a marked 24-hour wave imposes on any theory the requirement that (*a*) the source schall be far away and preferably distributed about in many places, or (*b*) if the source is near, that a scrambling mechanism must be invoked which will be capable of completely scrambling the directions of even the most energetic components. A possible scrambling mechanism would be an interplanetary magnetic field. Yet such a field would have to satisfy two apparently mutually exclusive criteria. The field would have to be strong enough to bend the high energy particles but it must also be small enough so that we do not measure it here on earth with our best magnetometers. We measure no such field. It is today thought that an interplanetary field of the order of a few microgauss may exist, so small as to be impossible to measure directly. Such a field would not be sufficient to scramble the directions of the high energy part of the cosmic ray spectrum.

The radiation does show flutuations, and the study of those changes is most interesting. We shall discuss these in detail later. But the fluctuations have a known cause, and the theories of origin must explain the non-varying part.

The fourth feature which characterizes the radiation and which presents a unique problem to the theories of origin is that of the total intensity. The total energy which arrives at the earth in the form of cosmic radiation is about the same as that of starlight [6]. This amount is either very large or very small, depending on how it is considered. If one compares this radiation to the amount of energy arriving in the form of sunlight, it is very small. The reason is that we are near a source of energy, the sun. However, if we consider that starlight is the sum total of the output of all the luminous bodies in the universe put together, then the total is seen to be vast indeed. The problem of whether the total amount should be regarded as large or small therefore depends on whether the earth, as far as the cosmic rays are concerned, may be thought of as occupying a unique place near a source, or whether it occupies an average, typical place in a widely distributed system. If the earth is near a source of radiation, then the total amount of the cosmic radiation is quite unimportant. But if the earth occupies a representative typical place, such that if it were at some other place quite far from here it would receive approximately the same amount of energy, then we have a very difficult problem. In this case, we must look for a source of cosmic rays which must be able to produce as much energy as all the luminous surfaces of all the stars combined.

Further, our sun is in a part of a vast aggregation of stars, a galaxy (see Figure 5) (1). There are many millions of other galaxies at various distances from ours. The amount of starlight we receive is typical of what one receives inside a galactic system, and far greater than one would receive at an average point out in intergalactic space. Cosmic rays may also be characteristic of this place inside a galaxy. If cosmic rays should turn out to pervade all space, the problem will be more difficult by six orders of magnitude. Since galaxies have an average separation of about a hundred times their diameters, the total volume which they occupy is one millionth of all space. If cosmic rays were truly intergalactic, then we should be forced to conclude that there is a million times as much energy in this form as in all other forms put together. As we shall see, present evidence suggests that this is not so, and that cosmic rays are galactic phenomena, typical as also is our light radiation, of a place in an arm of a galaxy

A Review of Possible Mechanisms of Origin

We pass next to considering what possible mechanisms could have given rise to radiation having the characteristics which we have cited above. Many years ago it was suggested that the radiation might have its origin in microscopic, atomic, or nuclear processes. Today we know that this solution is out the question, for the most energetic possible nuclear process would be the complete annihilation of a heavy nucleus, and the annihilation of heaviest we know would produce only of the order of 2.5×10^{11} e v. This energy is

---

(1) A figura 5 a que se refere o texto é a que ilustra a capa do presente fascículo.

far too small to account for the observed cosmic ray energies, which may go up to amounts of a million or more times this. Therefore we can consider nuclear energy as infinitesimal in the scale which we have to explain.

Since the above argument excludes all microscopic processes as totally insufficient we must next consider macroscopic processes. Charged particles can be accelerated in fields. Of these, there are both electric and magnetic. The electric case is quickly also ruled out. Space is too good a condútor, and if large potential differences existed between parts of space, such as would give rise to large electric fields, currents would flow and charged particles would move so as to restore electrical neutrality. To maintain the radiation we should then have to introduce a vast mechanism which would be required to bring about a separation of charges, and which would have to continue to do so. No one has seriously suggested any mechanism of this type. We turn for consideration then to magnetic fields.

In the case of magnetic fields, the situation is totally different. In the first place, for a charged particle to gain energy in a magnetic field, it must move through a field which is not constant. A simple illustration is the field in a betatron which varies with time. If we seek, we find such varying fields in a number of different forms and places. Not all af them will do the trick, however. Let us consider a few cases.

There are large magnetic fieds in sunspots. We can measure the fields, and their rate of growth, by the Zeeman effect in sunspot spectra. We find spots which in some cases grow up to as much as 5000 Gauss in a single day. Both the magnitude of the field and its rate of growth are sufficient for accelerating cosmic ray particles up to energies of 10^{11} or 10^{12} e. v. Since our sun is not a particularly large star, it may be, as Swann has suggested, that on super-stars there are super-spots, and that these could produce energies which might account for the upper parts of the energy spectrum also. However, the sunspot solution as a source for all cosmic rays immediately runs into two difficulties. First, as far as our own sun is concerned, since our sun is near, the absence of any 24-hour wave in the radiation makes it improbable that our own sun is the source. It is true that certain large fluctuations can be traced to solar origins, but it is unlikely that the sun would send radiation around to the dark side of the earth with exalctly the same intensity as on the sunlit face. Further, to assume that cosmic rays originate in distant sunspots on super-stars is to assume that the output of the disturbed spot areas is as great as that of all the luminous non-disturbed spot areas put together, which is certainly untrue for our own sun and scarcely believable for other stars.

Recently Babcock [7] has discovered some very amazing stars, which are called the magnetic Babcock-type stars. In these, the whole star shows a strong magnetic field, which quite rapidly changes to an equally strong field in the opposite direction. No explanation of these curious properties has yet met with wide acceptance, but it is clear that such stars also could serve as cosmic ray accelerators. Again, however, the total energy argument is against these, for there are very few such stars, and it seems impossible to ascribe all the cosmic ray energy to a few stars.

Similarly there are the rotating magnetic double-star systems. The Swedish astrophysicist Alfven has calculated that double-star systems, if both stars have even small magnetic movements, could accelerate charged particles. However, in this case the acceleration would be at the expense of the angular momentum of the system, and if one were to ascribe all the cosmic rays to such systems, then all such systems would long since have exhausted their rotary kinetic energy and run down.

We come finally to one other magnetic field, which has several advantages. That is the galactic field. It is easy to show that there should be a weak field throughout most of the galaxy. There is a great deal of matter, dust, and gas atoms spread throughout the galaxy. An appreciable part of this matter is photoionized by being near hot stars which emit quanta of the requisite energy. Figure 6 shows a typical cloud near some hot stars. Moreover, we also know that the various clouds of dust and other matter are in motion, both in random motion with respect to one another and in a general rotary motion with respect to the center of the galaxy. Such motion of charged particles will set up the necessary magnetic fields, and easy calculations show the magnitude of such fields to be of the order of a few microgauss. The field will vary from place to place, both in magnitude, in direction and in time rate of change. Let us examine how such a galactic field would affect charged particles. Figure 5 shows a typical spiral nebula or galaxy.

Fig. 6. A gas-cloud within our own galaxy. There are several very hot stars imbedded in this enormous mass of gas which cause it to glow, to move and which photoionize it. In consequence gas -clouds such as this have magnetic fields associated with them, which are capable of accelerating particles to cosmic ray energies. These clouds may be thought of as the real seat of the Fermi mechanism.

The original calculations of this effect were made by Fermi [8], who showed that the fields were sufficient to accelerate particles to cosmic ray energies. But two more, extremely important features followed. The first is that galactic fields can account not only for cosmic ray energies but for the shape of the spectrum.

The energy spectrum of the cosmic radiation is described by an empirical power law formula which a negative exponent (approximately varying as E^{-2}) which may vary somewhat as one passes through various energy intervals. Its general form can be understood by saying that there are progressively fewer cosmic ray particles in each energy interval as one goes to progressively higher energies.

Cosmic ray particles in space will of course from time to time make collisions on atoms of gas, or on dust particles or on stars in space. Such collisions will result in loss of energy by the cosmic ray particle, the amount ranging from a small loss of energy for a «near miss» on the nucleus of a free gas atom, to complete absorption on colliding with a star. The amount of energy lost depends on *(a)* the projectile, *(b)* the target, and *(c)* the energy of the particle. The amount of matter in space is known, and the mean free paths can be calculated for each type of collision. It will here suffice to say that collisions with stars are rare events; and that the mean free time between nuclear collisions with atoms is on the average a milion years. In the galactic field theory the actual spectrum is a survival spectrum, characterized by those particles which by chance have not lost energy through collisions staying around longer and getting progressively more and more energy from the field. Another way of looking at this model is to consider that particles are making inelastic collisions with fields, and that in some of these collisions the particles gain energy. Naturally there will also be collisions in which the particles lose energy, but these particles disappear from the system and are of progressively less importance.

The second important feature of the galactic origin is that this time we have the entire rotational kinetic energy of the galaxy to draw upon, and therefore for the first time we have a source which has enough energy to supply the observed total. Actually it is not necessary to draw upon this vast supply and, in fact, the excellent organization of the galaxy shows that not much energy has been withdrawn from its supply of angular momentum. The clouds of dust and gas near hot stars are often in rapid turbulent motion, the turbulence being produced by the tremendous outpouring of energy from these hot stars. Some of these stars are radiating at such rates that they cannot be very old. This large radiative output is presumably the result of previous gravitational accumulation of dust and gas by the star. The expansional energy of the ionized luminous cloud is itself quite sufficient both to provide the necessary varying fields and the total energy.

Some other interesting consequences follow from this view. If cosmic rays are of galactic origin, we do not face the insuperable problems which we cited earlier for an intergalactic radiation, namely a total energy a million times greater than that of the luminous thermal radiation. Further, the composition of the radiation makes sense, for we should expect the radiation to be composed of the same material which we know to be abundant in the universe, namely, mostly hydrogen (protons), substantially less helium (alpha particles), and a small amount of the heavier elements. This is the normal qualitative statement of the cosmic abundances although quantitatively there are somewhat more of the heavy nuclei than normal cosmic abundance would suggest. Further heavy nuclei cannot have made any collisions at all, for they would have been fragmentized, since cosmic ray energies are far greater than nuclear binding energies. Protons on the other hand could have survived collisions.

The galactic field mechanism requires some sort of «injection». Particles can be accelerated by galactic fields if they start out with appreciable energies. The energies they must have are of the order of their «rest energies» M_0c^2. At such energies the energy-loss per collision is a minimum. For a pront this is about 10^9 e. v., which is just about the bottom of the observed cosmic ray spectrum. The injection is necessary because of the collisions mentioned above. At lower energies, a particle will lose energy by ionizing collisions faster than it gains energy from the field. The galactic process therefore has a definite starting potential. Fermi's latest mechanism requires somewhat less injection energy than does his first model, because of the greater rate of gain of energy. As it happens there are many injectors. All the mechanisms we have cited above, sunspots, superspots, magnetic stars, and possibly also super novae, will inject particles at the requisite energy into the galaxy, whereupon the galactic field takes over, and provides the acceleration to the really large energies. All particles, and there will be many, with less than this minimum of energy will simply not be accelerated and will form a part of the low energy debris in space. The composition of the material injected will be that which is cosmically available. If supernovae are injectors, and if the suggestions made by some students of the subject about the «cooking» of heavy nuclei in supernovae are correct, then we may in fact find somewhat more heavy nuclei in the cosmic ray mass spectrum than in the standard galactic abundance tables. Incidentally it is not the supernova explosion in itself which would bring particles up even to injection energies. A supernova, spectacular though it is, still a low-energy process. But the act of blowing out a huge cloud of material, much of which is ionized, will set up strong but local electric fields since the ions and the electrons will presumably not all move at the same speed. It is these electric and the consequent magnetic fields which can in certains circumstances accelerate particles. The processes involve that super-complex subject, magneto-hydrodynamics of heavily ionized gases.

If the galactic magnetic field is a gigantic betatron, then in all probability the various mechanisms we have cited, such as the Babcock stars and the sunspots will be the ion-sources, and will inject into the field these particles which the field will then accelerate. Further, the absence of electrons and photons from the primary radiation is explained, for photons are lost by being able to escape from the galaxy and electrons do not survive owing to their high rate of energy loss upon making radiative as well as ionizing collisions with the matter in space. In the language of nuclear physics, electrons have a large cross section for energy-dissipating collisions.

Consider next the curvature of the particle orbits and the problem of the entrapment of the radiation in the galaxy. The theory of relativity gives a relationship, between the energy for «relativistic» particles, that is for particles whose energy is very large compared to their rest-energy, M_0c^2, and their curvature in a magnetic field.

$$HR = 3 \times 10^{-3} \ E \qquad (1)$$

where H is the magnitude of the field in Gauss, R is the radius of curvature in cms, and E the energy in electron volts. Note that this is a relativistic formula and will give quite wrong results if applied to a «classical» particle at slow speeds. For fields of a microgauss, i. e., for an H of 10^{-6} Gauss, and an energy of say 10^{12} e. v., the formula gives a radius of 3×10^{15} cm. The sun is about 1.5×10^{13} cms from the earth, so the curvature is quite small on the cosmic scale, being only 200 times the earth sun distance. A particle of energy 10^{18} e. v. has a curvature in such a field of 3×10^{21} cms. Now a light year is about 10^{18} cms. Hence such a particle has a radius of curvature of about 3000 light years. This figure is of the order of the thickness of the spiral arm of the galaxy, and suggests that particles of this energy would still be confined to the galaxy. An interesting effect occurs at the higher energy, say 10^{20} e. v., where the radious becomes larger than the thickness of the galaxy. At these energies we should expect some change in the cosmic ray distribution, and in the observed spectrum, for such rays would be able to escape from the galaxy if the plane of their orbit was at right angles to the plane of the galaxy. Further, we should expect some time-variations, for a given point on the earth's surface will at times be directly in the galactic plane, and at other times the galaxi may be on the horizon. This situation would introduce some of the directional effects known to be absent in the lower energy part of the radiation. These high energies are today just on the edge of what can be observed, and it will be most interesting and extremely revealing to see whether the spectrum changes as one goes to these energies and whether the particles show a variation with time which is not present in the lower brackets. This experiment is therefore one of the most promising cosmic ray experiments, and one which could tell us much about all the various factors. With present techniques it is extremely difficult, but it represents a most challenging new observation, and the one from which the most important new directions can be gained. Indeed it would seem at present that this study would provide for us one of the really vital keys to the structure of the universe.

Astrophysical Implications

Steady-state solutions or alternative long term implications. We may also say a word about the astrophysical implications contained in the galactic accelaration picture of cosmic rays. There are two quite different possibilities, first that cosmic rays are in equilibrium today, being produced, accelerated, and absorbed, so that we are measuring a part of a long-term equilibrium process, and the second that cosmic rays are residual from an original catastrophic explosion. The latter possibility has been considered at length by LeMaitre [9]. Today's opinion strongly leans in favor of the first of these alternatives. The Fermi picture of injection by such events supernovae super-sunspots, magnetic stars, and other mechanisms at moderate energies, followed by an acceleration to cosmic ray energies by the galactic fields, and eventual disappearance by absorption due to collisions with matter, either diffuse or in stars, is a «steady state» type of solution. The amount of the galactic field needed for the acceleration is sufficient to cause the rays to be trapped in the galaxy, and suggests that if we measured cosmic rays in intergalactic space, we should find that its intensity there was much less than within the galaxy.

If alternatively it should turn out that cosmic rays were residual from an explosion which took place perhaps when the universe in its present form came into being, then certain other consequences might be expected to follow. Since there is enough matter in the galaxy so that cosmic rays would perhaps survive for a million years or so at present densities, we must have the bulk of the radiation outside the galaxy, or it could not have survived for the approximateley five billion years which have passed since the original explosion. In this event, the total amount of energy in the form of cosmic rays as we have mentioned earlier is a million times greater than the energy being emitted by the thermally hot luminous surfaces of all the stars in the universe. This would in turn impose old properties upon the original explosion. We should have to have an explosion in which the radiation was generated in enormous amounts at a time after the matter had already separated appreciably, for while today in intergalactic space the mean free time of a cosmic ray particle is longer than the five billion years since the explosion, during the dense phase the free times were shorter. The curves cross at about one per cent of the present age of the universe, i.e., at perhaps fifty million years, and at time previous to this, the free time between collisions is smaller than the total time elapsed since the initial instant. In other words, it is hard to see how the radiation could have survived the first fifty million years, and easy to see how it could have survived in the later periods

Geophysical Aspects of the Cosmic Radiation

A. Solar flare effects. We may next consider the geophysical aspects of cosmic radiation, a subject which will undoubtedly see great development during the next decade. In this first case we shall be dealing with the fluctuations in the cosmic radiation and not with the constant portion. We know that large fluctuations occasionally occur, a spectacular recent one being that which took place on February 23, 1956, when the neutron intensity at and near sea level abruptly rose by 600 per cent, and then returned to normal in about 4 hours. The fluctuation was reported by observers all over the world, and while the amplitude varied with latitude and altitude, the thime and general form of the increase is generally agreed upon. Figure 7 showes a curve of this effect. It is quite clear that, on this occasion, superposed on the normal pattern, some additional radiation reached the earth from the sun, and that this radiation included some particles with energy enough to penetrate the earth's field at the equator, and produce a large number of neutrons as secondaries.

This increase in cosmic ray intensity took place at the same time as the appearance of a solar flare, and was also accompanied by notable disturbances in the ionosphere and in a normal auroral activity. While it has not been established that it is actually radiation from the flare itself that produces the effect, the name «flare effect» has ben used to identify the type of disturbance. It is of course possible that the radiation originates in disturbed regions on the sun adjacent to the flare itself, and that the flare is merely another manifestation in a certain frequency interval of a disturbed condition and an abrupt emission maximum. Flares are generally associated whith sunspots, although not coextensive with them, but, rather, both are indicators of non-equilibrium disturbed areas on the sun. Figure 8 shows a photograph of a solar flare. It is clear that the increases in cosmic ray intensity are manifestations of an intermittent and occasional charged-particle emission from the sun. The charged particles have energy enough to penetrate to sea level and to produce the large observed number of secondary neutrons. It is known that these occasional bursts of charged particle radiation produce brilliant auroral displays and show effects in geomagnetism. They undoubtedly produce other geophysical effects and a study of them promises much new information.

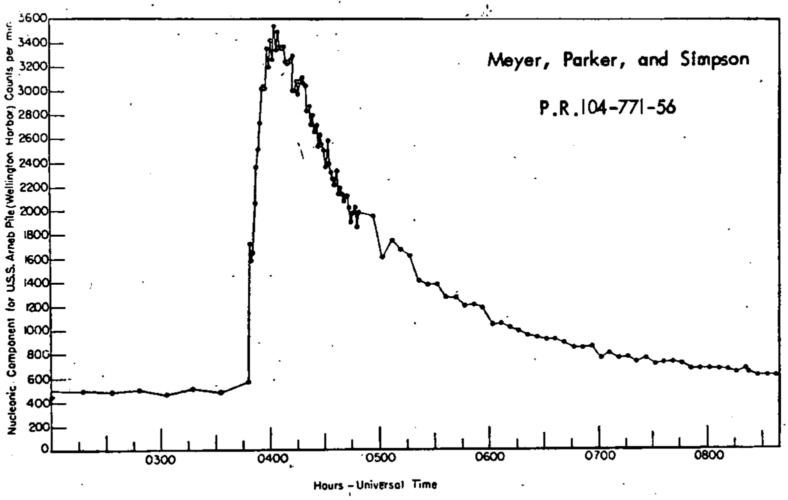
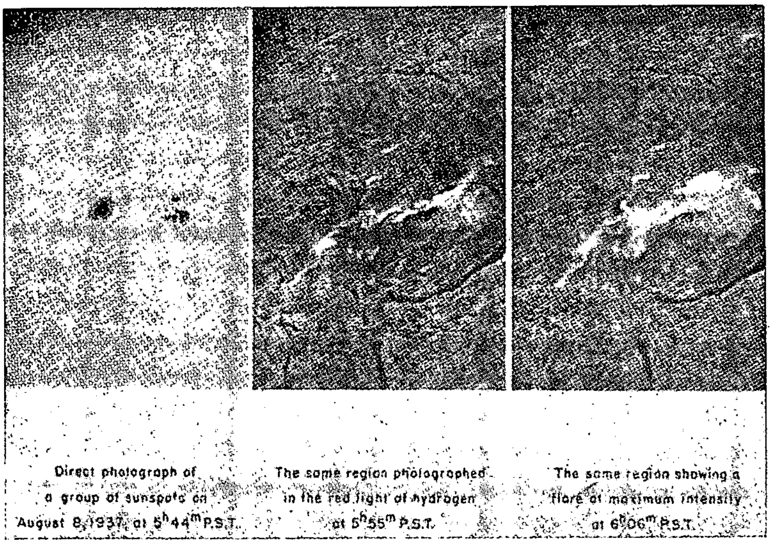


Fig. 7. Abrupt increase in neutron counting rate coincident with solar disturbance, the so-called «flare effect». The large increase indicates the arrival of o swarm of particles from the sun with energy sufficient penetrate the earth's magnetic field and atmosphere and to generate at sea level the observed number of additional neutrons.

B. Magnetic storm effects. There is also a different kind of fluctuation which occurs from time to time. This is a decrease in the observed radiation instead of an increase, which decrease takes place simultaneously with a magnetic storm.

The intensity curves look very much like the inverse of the «flare effects» mentioned already, except that they persist for a day or two instead of an hour or two. The intensity drops abruptly several per cent, then slowly recovers to its original value. The curves of the earth's magnetic field do likewise. Figure 9 shows a typical storm decrease. Actually, it is the fact that both the radiation and the field show a decrease which is the clue to what is happening. In this case we have a change in the cutoff produced by the earth's field. If the limiting energy admitted by the field changes, then a differing amount of radiation will enter. These decreases are known as the «Forbush type decreases» after the investigator who has observed more of them than anyone else and who has done much to explain their nature. In this case the effect is again due to charged particle radiation which arrives from the sun, particles with comparatively low energy. These particles are trapped in the earth's filed and form a «ring current» around the earth, moving in almost stable orbits. Owing to their motion they set up a field of their own and this field when added to the earth's field determines the limiting cutoff energy of radiation entering from outside. We may thus say that the charged particle radiation alters the earth's field and this in turn modulates the incoming radiation which originated far away. Eventually the particles dissipate and move off into space, and the situation returns to normal.



Direct photograph of a group of sunspots on August 8, 1937, at $5^{h}44^{m}$ P.S.T.

The same region photographed in the red light of hydrogen at $5^{h}55^{m}$ P.S.T.

The same region showing a flare at maximum intensity at $6^{h}06^{m}$ P.S.T.

Photo Mt. Wilson and Palomar Observatories

Fig. 8. Sunspot and flare, of Aug. 8, 1937. The two pictures at the right are spectroheliograms, and show a disturbed area on the sun. The flare right emitted a very large amount of ultraviolet. Disturbances of this sort produce the large fluctuations in radiation observed here at the earth, and may also serve as possible «injectors» of particles into the Fermi accelerating mechanism.

C. Effects of the cosmic radiation on terrestrial isotope distribution.

Another interesting effect is that of the changes which the cosmic rays produce upon the isotopes in the atmosphere, the oceans, and the crust of the earth. The first of these to be discovered was the formation of radiocarbon, predicted in 1940 in the paper by Bethe, Korff, and Placzek [10]. Cosmic ray neutrons, produced as secondary particles in the atmosphere by the original radiation, are captured by nitrogen nuclei to form the radiactive isotope of carbon, the isotope of mass 14. This isotope has a long half life, something over 5500 years. By the application of some very well thought-out thecniques, Libby [11] and his colleagues have actually not only identified the radiocarbon in nature, but also have made quantitative estimates thereof. Since this carbon in the atmosphere mostly becomes attached to oxygen to form carbon dioxide, and since

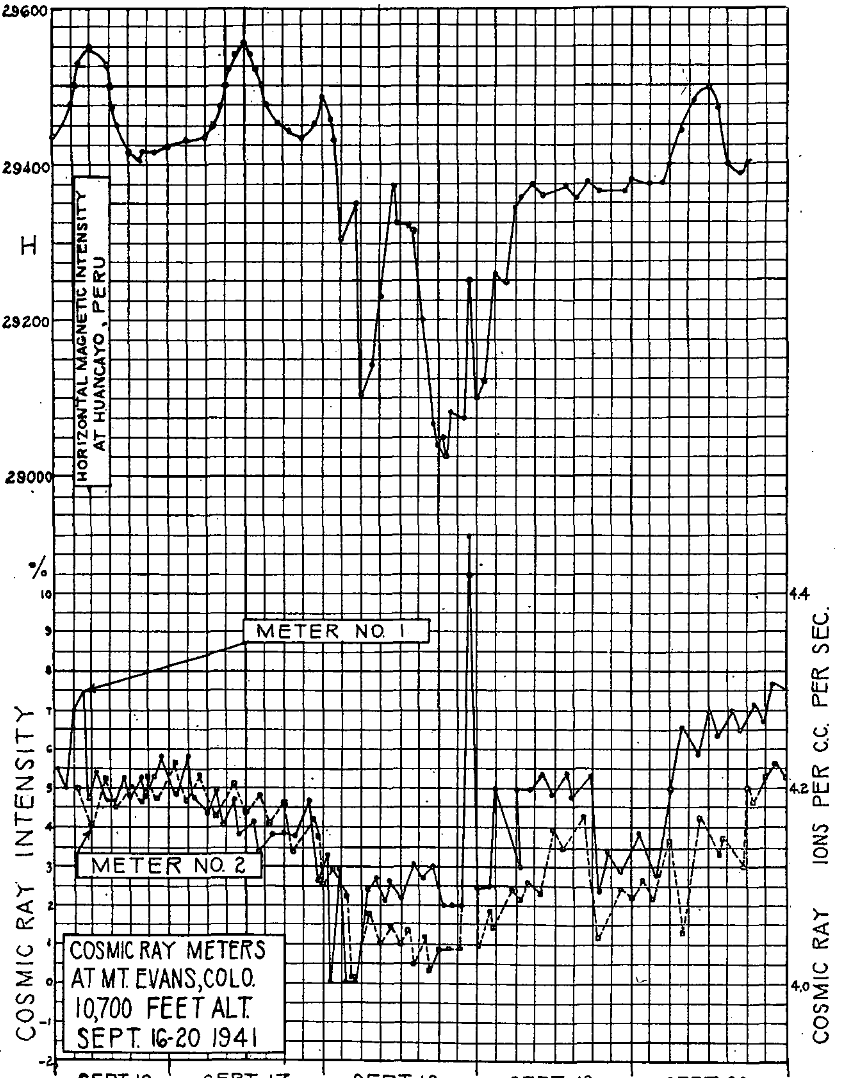


Fig. 9. Cosmic ray fluctuations. Top curve horizontal component of earth's magnetic field, units in gammas (one gamma is 10^{-5} Gauss) showing normal diurnal variations until about 1 A. M. on Sept. 18, when abrupt magnetic storm started, and lasted until about noon of the following day. Two cosmic ray meters of the Millikan-Neher electroscope type, measuring total intensities, inside 10-cm lead shields, operating at Echo Lake, on Mt. Evans, Colorado, show Forbush-type decrease associated with the storm, and also a spectacular spike at about 11 P. M. on Sept. 18 signaling the arrival of a swarm of charged particles from the sun, which not only increased the ionization but made a disturbance in the geomagnetic field. Top curve coutesy Carnegie Institution of Washington; bottom from Korff, *J. Terr. Magg.*, *48*, 217 (1943).

the carbon dioxide is ingested by plants and animals and is incorporated in their biological structures, and further, since this process stops at the time of the death of the specimen, the percentage of radiocarbon among the normal carbon atoms in its system can be used to establish the date at which the specimen stopped metabolizind. The use of this important dating tool by archaeolists is too well known today to need further elaboration. It has been used for dating wood from Egyptian tombs, charcoal from old kitchen middens and for finding the dates at which trees are pushed over by glaciers, to mention but a few. This use is an interesting illustration of the normal function of pure research and of how such pure research leads into unexpected applications. Who would have imagined, had he started out to find a better method of dating wood in ancient tombs, that the thing he should do was to study the absorption properties of cosmic ray secondaries high in the atmosphere with the aid of neutron counters flown in free balloons from sites thousands of miles away from his specimens ?

Another isotope produced by cosmic rays in the atmosphere is that of radioactive hydrogen, tritium. This substance also is produced by the cosmic ray neutrons. Since it has a much shorter half life, a bit over twelve years, and since it enters inanimate as well as the life cycle of living matter in a different manner from carbon, it too can be used as a dating tool, with quite differing characteristics and limitations. It may help us, for example, to date ice in glaciers, or to study the speed with which water moves at great depths in the ocean. Further, since tritium decays into helium three, and helium three is easily detected in and distinguished from normal helium four, we now have still another dating tool. It is probable that all the helium three in the atmosphere is of cosmic ray origin, and its rate of escape from the atmosphere and total accumulation may tell us something about the average temperature which has existed in the atmosphere at remote times in the past. Helium three may also be identified in solid object. It is possible that a study of the distribution of helium three inside meteors will tell us about the origin of these objects, or perhaps about how long they have been circulating, or alternatively, about the intensity which cosmic rays have had at times in the distant past.

Further study by the author [12] and by others has shown that there are many other isotopes also produced by the cosmic rays. The point is that the primary radiation has more than enough energy to break up the nuclei which it hits in the atmosphere, and that therefore we should expect to find spallation products of all masses less than those of the normal constituents of the atmosphere. Since argon 40 is present in air to the amount of the amount of about a per cent, we shall find quite a collection of different fragments of mass 40 or less. The first of these, phosphorus 32, has already been identified by a group of Brazilian investigators [13]. Beryllium 7, a spallation product of the lighter but more abundant nitrogen and oxygen nuclei, has also been reported [14]. It may confidently be anticipated that many new isotopes will be found in the years to come and these will each open up new and interesting vistas in research.

In addition to effects in the atmosphere, some cosmic ray neutrons reach sea level. The fraction near the surface of the earth is much smaller than the number in the high atmosphere, but all the neutrons produced are eventually captured by nuclei, and the process has been going on for a long time. While one can compute that the deuterons in sea water cannot be of cosmic ray origin at present cosmic ray intensities, it is clear that a study of the isotopes in the earth's crust and oceans will shed light upon many interesting questions and will undoubtedly prove to have practical consequences in places undreamed of today.

REFERENCES

1. E. Rutherford and H. L. Cooke, *Phys. Rev.*, *16*, 183 (1903).
2. G. LeMaitre and M. S. Vallarta, *Phys. Rev.*, *43*, 87 (1933); *50*, 493 (1936); M. S. Vallarta, *Phys. Rev.*, *74*, 1837 (1948).
3. I. S. Bowen, R. A. Millikan, S. A. Korff, and H. V. Neher, *Phys. Rev.*, *50*, 579 (1936); A. H. Compton, *et al.*, *Phys. Rev.*, *43*, 387 (1933); *52*, 79 (1937); Bowen, *et al.*, *Phys. Rev.*, *53*, 855 (1938); R. K. Soberman, A. Beiser, and S. A. Korff, *Phys. Rev.*, *100*, 859 (1955), and numerous other papers by these and other authors.
4. A. V. Gagnes, J. F. Jenkins, and J. A. Van Allen, *Phys. Rev.*, *75*, 57 (1949).
5. S. E. Forbusch, *Revs. Mod. Phys.*, *11*, 168 (1939); *J. Geophys. Res.*, *59*, 525 (1954).
6. S. A. Korff, *Phys. Rev.*, *44*, 300 (1933).
7. H. D. Babcock and S. Burd, *Astrophys. J.*, *116*, 8 (1952); H. D. Babcock, *Phys. Rev.*, *74*, 489 (1948).
8. E. Fermi, *Phys. Rev.*, *75*, 1169 (1949); *Nuovo Cim.*, *6*, 317 (1949); *Astrophys. J.*, *119*, 1-6 (1954).
9. G. LeMaitre, The Primeval Atom, Van Nostrand, New York (1950).
10. H. A. Bethe, S. A. Korff, and G. Placzek, *Phys. Rev.*, *57*, 573 (1940).
11. W. F. Libby, Radiocarbon Dating, Univ. of Chicago Press (1955).
12. S. A. Korff, *Ann.*, *N. Y. Acad. Sci.*, *67*, 35 (1956).
13. L. Marquez and N. L. Costa, *Nuovo Cimento*, Series X, 2, 1 (1955).
14. J. R. Arnold and H. L. Al-Salih, *Science*, *121*, 451 (1955).

BOOKS ON COSMIC RAYS

Cosmic Ray Physics, by D. J. X. Montogomery, Princeton Univ. Press., 1949.
Cosmic Radiation, by W. Heisenberg, Dover, New York, 1946.
Cosmic Rays, by L. Leprince-Ringuet, Prentice-Hall, New York, 1950.
What Are Cosmic Rays ?, by P. Auger, Univ. of Chicago Press, 1945.
Cosmic Rays, by L. Janossy, Oxford, 1948.
The Primeval Atom, by G. Lemaitre, Van Nostrand, New York, 1950.

We are greatty indebted to the Editorial Board of the «American Scientist» for the permission of this reprint.

Professor D. Miguel A. Catalán

Foi com estupefacção e profunda dor que recebemos a notícia do falecimento do nosso grande mestre e grande amigo, o Professor D. Miguel A. Catalán. A morte adveio quási sùbitamente, pois ocorreu após uma enfermidade só revelada dois dias antes. Com o seu brusco desaparecimento ficaram brutalmente interrompidas as nossas relações, iniciadas no ano já longínquo de 1933, e desde então mantidas constantemente, não obstante as muitas vicissitudes e contingências a que a vida nos submeteu.

Miguel António Catalán Sañudo nasceu na cidade de Saragoça (Espanha) a 9 de Outubro de 1894 e finou-se em Madrid a 11 de Novembro de 1957.

Durante toda a sua vida revelou Catalán primorosos dotes de inteligência, extraordinária capacidade para o trabalho científico, acrisolado amor pela investigação e um carácter profundamente honesto, bondoso e humano.

Já em 1913, ao terminar, em Saragoça, a licenciatura em Ciências Químicas, Catalán se evidenciou a pontos de lhe ser concedido um prémio extraordinário. Passando, depois, a viver em Madrid, não se limitou, ao contrário do que era corrente nessa época, a grangear os meios de subsistência; fez-se aluno do Professor del Campo, da Universidade Central; e elaborou, sob a orientação deste, uma tese com que obteve, em 1917, o grau de doutor em Ciências pela Universidade Central de Madrid, e mais outro prémio extraordinário.

Mas o seu desejo de saber não fica por aqui. O Professor del Campo tinha-o embrenhado nos estudos da Espectroscopia óptica, cujo aspecto interpretativo ainda então se limitava às séries espectrais, tão conspícuas nos espectros dos elementos alcalinos e dos primeiros termos da tabela periódica, mas tão pouco evidentes nos espectros complexos. A Espectroscopia óptica ficaria constituindo a especialidade que havia de cultivar até à morte.

A vontade de estudar induziu Catalán a realizar, em 1920, uma autêntica gesta heróica: a de embarcar num cargueiro que se dirigia a Inglaterra para, uma vez chegado a este País, ir solicitar admissão como Research Student no Laboratório do Professor Albert Fowler. Foi, de facto, admitido neste estabelecimento; e permaneceu lá até 1921.

Foi então que, sob a direcção de Fowler, a sua intuição verdadeiramente extraordinária lhe permitiu fazer o descobrimento capital da sua vida: o dos multipletes, passo decisivo para o estabelecimento de ordem na complicação e na diabólica irregularidade aparente dos espectros ópticos complexos.

Catalán, trabalhando em primeiro lugar com o manganésio pòr neste terem aparecido pequenas séries espectrais, conseguiu demonstrar experimentalmente que na restante parte do espectro nem tudo eram diferenças e irregularidades, pois também se notavam semelhanças entre certas riscas; essas semelhanças incidiam na forma, no grau de difusão, na variação das intensidades com o processo de excitação e, talvez mais ainda, na marcha das diferenças entre os respectivos números de onda. As riscas em que se observavam estas semelhanças estavam, em regra, próximas umas das outras. Aos grupos respectivos deu Catalán o nome de «multipletes».

O trabalho de Catalán teve a honra de ver a luz da publicidade nas Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Caber-lhe-ia, porém, honra ainda maior: a de ter constituido o ponto de partida para a realização, até aos dias de hoje, de mais dum milhar de trabalhos congéneres.

Os resultados referidos neste trabalho chamaram de tal modo a atenção do célebre Professor de Munique Arnold Sommerfeld, que este se deu ao incómodo de se deslocar a Madrid para trabalhar com Catalán. Não contente com isso, Sommerfeld promoveu depois a ida deste a Munique e, por último, mandou a Madrid o seu discípulo dilecto, e nosso Professor e amigo, o Dr. Karl Bechert. Foi Sommerfeld quem, assistido por Catalán, iniciou e fez progredir o grande trabalho de interpretação dos espectros complexos, isto é, da determinação do conjunto de ideias que nos permitem explicar os fenómenos de emissão e de absorpção das linhas espectrais pelos átomos e iões: níveis energéticos, termos espectrais, atribuição destes a configurações electrónicas, número quântico interno. Porém, a teoria geral dos espectros atómicos seria colaborada por vários outros ainda, e só em 1929 lhe daria John C. Slater, uma forma definitiva a partir dos princípios fundamentais da Mecânica Ondulatória.

O descobrimento dos multipletes lançou toda uma pleiade de investigadores no estudo dos espectros emitidos pelos átomos, neutros ou em qualquer grau de ionização. Entre eles, o Prof. Catalán ocupa um lugar muito honroso. Os seus artigos são em grande número, e todos eles foram feitos com o maior escrúpulo. Alguns são verdadeiramente monumentais, como sucede com a «Estructura del espectro del hierro», publicado em 1930 e por cuja execução o município de Barcelona atribuiu ao seu autor um prémio de 10.000 pesetas.

Reconhecendo o merecimento de Catalán, o grupo de fisicos e de químicos chefiado pelo grande cientista que foi o saudoso D. Blas Cabrera, chamou-o a si, aproveitou a sua colaboração na construção do Instituto Nacional de Física e Química de Madrid (Rockefeller), entregou-lhe (em 1930) a chefia da respectiva secção de Espectros Atómicos e encorajou-o a que entrasse na Universidade. De facto, Catalán foi nomeado em 1934 professor da cadeira de Estrutura atómico-molecular e Espectroscopia da Universidade Central de Madrid, depois de ter prestado umas provas de concurso público tão brilhantes, que as chegaram a indicar como norma a futuros concorrentes.

Depois de terminada a guerra civil espanhola deparou-se-lhe a oportunidade de ganhar bastante dinheiro em actividades industriais. No entanto Catalán desprezou tais proventos, preferindo voltar aos seus espectros e ao exercício das suas antigas funções na Universidade.

Em 1949 vimo-lo no desempenho das funções de chefe do Departamento de Espectros, do Instituto de Optica «Daza de Valdés», em Madrid. Em 1952 coube-lhe a honra da nomeação para o cargo de Conselheiro da Joint Commission for Spectroscopy. Finalmente, em 1955 foi nomeado membro da Real Academia das Ciências de Espanha.

Nos últimos anos da sua vida Catalán foi várias vezes aos Estados Unidos da América. Realizou estas viagens a convite da American Philosophical Society, da Universidade de Princeton e do U. S. National Bureau of Standards, para fazer conferências e para fazer trabalhos de Espectroscopia atómica em conjunto com os seus colegas norte-americanos. Este trabalho em conjunto teve o merecimento de evitar as sobreposições de esforços, surprezas desagradáveis que os cientistas têm, quando ao ler a bibliografia que vai aparecendo, verificam que os seus resultados ainda não publicados, figuram nos artigos de outros investigadores.

Como dissémos, Catalán possuia uma intuição finíssima. Em presença dum espectrograma conseguia sempre ver coisas que escapavam a muitos. Quando nós nos afadigávamos fazendo cálculos, sem saber, depois, que fazer com eles, chegava Catálan e logo notava factos e obtinha resultados que nós não tínhamos podido alcançar.

Mas Catalán não foi só uma pessoa excepcionalmente apta para o trabalho científico. Foi também um grande pedagogo e um grande didata: As conferências que, a convite do Instituto de Alta Cultura, realizou em Portugal em 1940, foram grandes sucessos cuja lembrança ainda perdura na memória de alguns. Para estes êxitos contribuiram em muito a grande capacidade de Catalán para tornar as coisas transcendentes, ou tidas como tais, acessíveis à grande maioria. Os seus livros para o ensino liceal tiveram ampla aceitação, incluso em escolas de élite como o «Instituto Escuela», de Madrid. Universidades da Argentina e da Venezuela convidaram-no mais duma vez para realizar cursos breves. Finalmente, de colaboração com sua Esposa, D. Jimena Menendez-Pidal Catalán, e com outros, foi um dos obreiros desse precioso conjunto de instituições escolares chamado outrora «Instituto Escuela», de Madrid e actualmente «Instituto Ramiro de Maeztu».

Como professor de investigação, Catalán foi um grande animador, carinhoso e paternal. Conseguia que os seus numerosos alunos realizassem dois trabalhos simultâneamente: o de ir obtendo a cultura necessária, geral e especializada; e o de irem desenvolvendo os temas de trabalho que lhes distribuia.

Finalmente, como carácter era duma nobreza e integridade a toda a prova, dispensando aos seus alunos toda a protecção e amparo adentro dos mais severos princípios.

Tudo, em Catalán, foi admirável. O que, porém, mais nos impressionou nele, foi talvez o seu acrisolado amor pela Ciência e pela investigação; e ainda a noção bem viva que tinha, da necessidade do fomento da cultura científica, para honra e decoro da sua Pátria e para o bem-estar geral.

Lisboa, Dezembro de 1957.

M. T. Antunes
Professor extr. da F. C. L.

PONTOS DE EXAME

EXAMES UNIVERSITÁRIOS (FÍSICA)

F. C. L. — Curso Geral de Física. 2.º Exame de frequência — Ponto n.º 2 — 1956-57.

433 — *a*) Vibrações sinusoidais ortogonais: sua composição.

b) Efeito de DOPPLER.

c) Tubo de KUNDT.

434 — *a*) Estabeleça a fórmula de LAPLACE (ou POISSON).

b) Conceito de entropia.

c) Tubeira e difusor.

435 — *a*) Lei de OHM, da corrente contínua.

b) Leis de KIRCHHOFF.

c) Equivalência entre uma órbita percorrida por uma partícula carregada e um circuito eléctrico.

436 — Calcule a pressão electrostática numa esfera condutora de 10 cm de raio, mergulhada no vácuo e cujo potencial é 50,13 U. Es. V.

R: *A pressão electrostática* p, *num ponto da superfície de uma esfera condutora de raio* r, *mergulhada no vácuo, e na qual a carga* Q *está uniformemente distribuída (densidade superficial* σ*), é*

$$p = \frac{1}{\varepsilon_0}\,2\pi\sigma^2 = \frac{1}{\varepsilon_0}\,2\pi\left(\frac{Q}{4\pi r^2}\right)^2 = \frac{1}{\varepsilon_0}\,2\pi\left(\frac{CV}{4\pi r^2}\right)^2,$$

com ε_0 *constante dieléctrica do vácuo, e* C *e* V *capacidade eléctrica e potencial do condutor, respectivamente. Ora a capacidade de um condutor esférico muito afastado de qualquer outro, no vácuo, é medida, no sistema electrostático, pelo mesmo número que o seu raio em centímetros ; então, pondo* $\varepsilon_0 = 1$ U. Es., *vem*

$$p = \frac{2\pi V^2}{4\pi^2 r^2} = \frac{V^2}{8\pi r^2}\ (\text{C. G. S})$$

ou

$$p = 50{,}13^2 \,/\, (8 \times 3{,}14 \times 10^2) = 1{,}0\ \text{dine}/\text{cm}^2.$$

F. C. L. — Curso Geral de Física. 2.º Exame de frequência — Ponto n.º 3 — 1956-57.

437 — *a*) Pêndulo de torção.

b) Estabeleça a equação das ondas estacionárias.

c) Velocidade do som nos gases.

438 — *a*) Dilatómetro de haste

b) Os calores específicos dos gases perfeitos e a teoria cinética.

c) Transmissão do calor.

439 — *a*) Corrente de condução.

b) Condensadores.

c) Sistema deformável de condutores.

440 — Calcule a velocidade eficaz das moléculas do hidrogénio (gás perfeito), a 0° C e 760 mm-Hg.

R: *A velocidade eficaz pedida é a grandeza* v *da equação*

$$pV = \frac{1}{3}Mv^2,$$

em que V *é o volume* $22{,}4 \times 10^3$ cm³ *da molécula-grama* M = 2,02 g *do hidrogénio (gás perfeito), em equilíbrio a* 0° C *e à pressão normal* p = 760 *mm*-Hg = = 1013 × 10³ *baria. Tem-se, portanto,*

$$v = \{3 \times (1013 \times 10^3) \times (22{,}4 \times 10^3)/2{,}02\}^{1/2}\ (\text{C. G. S.})$$

ou

$$v = 1{,}83 \times 10^5\ \text{cm/s}.$$

Universidade de Edimburgo — Examination for final honours M. A. and B. Sc. final natural Philosophy and Physics III. and IV. — May 1956.

(Candidates are expected to attempt FOUR *questions, not more than* THREE *being taken from either Section.)*

SECTION A.

441 — Discuss, with special reference to systems subjected to holonomic constraints, the reasons why Newton's second law of motion can be expressed to advantage by the Lagrange equations. In the course of your answer show how the Lagrange equations have been derived.

442 — Show how the Lagrange equations for a holonomic, mechanical system can be transformed to the Hamilton equations. Assume that the forces are derived from a potential dependent on position only.

Considering the motion of a particle in a central force field, discuss the significance of the Hamiltonian function *H*, and obtain the Hamilton equations for this system.

443 — Explain how Einstein was led to postulate the equivalence of mass and energy.

Describe some experiments which demonstrate this equivalence.

444 — Show that the Maxwell-Boltzmann law for the distribution of the energy, E, of an assembly of N identical, weakly-interacting systems can be expressed by the equation

$$a_l = \exp(-\lambda - \mu\varepsilon_l)$$

in the usual notation. Explain how the constants λ and μ can be determined.

Discuss the significance of the quantity ε_l when this law is applied (1) to classical statistics and (2) to quantum statistics.

SECTION B.

445 — Give an account of experiments carried out prior to 1915 on the scattering of α-particles by matter, and explain the interpretation of these experiments as given by Rutherford.

An aluminium foil intercepts a beam of α-particles of 6 Mev energy. Calculate the closest distance of approach of the α-particles to the nuclei of aluminium atoms.

(For aluminium, $Z = 13$, $A = 27$. $e = 4.8 \times 10^{-10}$ e.s.u.)

446 — Give an account of the Stern-Gerlach experiment.

Explain the significance of the results of this experiment at the time when it was performed, and trace its influence in the subsequent development of atomic theory.

447 — Write a short essay on present knowledge regarding the distribution of negative in heavy atoms.

448 — Give an account of representative experiments on the inelastic scattering of electrons by matter. To what extent is comparison of experiment with theory of value in this field of study?

Noticiário

Doutor Manuel Valadares

É com o maior prazer que noticiamos que o Doutor Manuel José Nogueira Valadares, ausente de Portugal desde 1947, foi recentemente nomeado «Directeur de Recherches», devido às suas altas qualidades de Investigador.

O Doutor Manuel Valadares, desde que se ausentou do País, tem-se dedicado à Investigação Científica no Laboratório Curie (Paris) e no Laboratório de «l'Aimant Permanent» (Bellevue).

Parece-nos interessante para o leitor, incluir nesta notícia uma lista dos trabalhos publicados por este Físico desde a sua permanência em França e que amplamente justificam a elevada honra com que o nosso compatriota acaba de ser distinguido.

— «Influence de la tension d'excitation sur les satellites des raies *Lα* de l'or» — par M. Valadares et F. Mendes — C. R. t. 226, p. 1185-1187, 12 Avril 1948.

— «Structure fine du spectre magnétique des rayons α de l'ionium» — par S. Rosenblum, M. Valadares et Melle J. Vial — C. R. t. 227, p. 1088-1090, 22 Novembre 1948.

— «Le spectre du rayonnement alpha émis par *R Th'* + *Th X*» — par S. Rosenblum, M. Valadares et Melle Perey — C. R. t. 228, p. 385-387, 31 Janvier 1949.

— «Les spectres *L* et gamma émis dans la trasmutation *Ra D* → *Ra E*» — par L. Salgueiro et M. Valadares — Portugaliae Physica, 3, p. 21-28, 31 Mai 1949.

— «Structure fine du spectre alpha du *Th X*» — par S. Rosenblum, M. Valadares, M. Perey et J. Vial — C. R. t. 229, p. 1009-1011, 14 Novembre 1949.

— «Nouvelle détermination de quelques *rayons* des noyaux radioactifs lourds» — par S. Rosenblum et M. Valadares — C. R. t. 230, p. 384-386, 23 Janvier 1950.

— «Structure fine du spectre magnétique alpha du plutonium 239» — par S. Rosenblum, M. Valadares et B. Goldschmidt — C. R. t. 230, p. 638-640, 13 Février 1950.

— «Spectrographie par diffraction cristalline du rayonnement électromagnétique du *Ra D*» — par M. Frilley, B. G. Gokhale et M. Valadares — C. R. t. 232, p. 50-52, 3 Janvier 1951.

— «Spectre *L* émis dans la transmutation *Ra D* → *Ra E*» — par M. Frilley, B. G. Gokhale et M. Valadares — C. R. t. 232, p. 157-159 — 8 Janvier 1951.

— «Le spectre béta de conversion interne émis dans la transmutation Ionium → Radium» — par S. Rosenblum et M. Valadares — C. R. t. 232, p. 501-503, 5 Février 1951.

— «Sur l'influence du moment magnétique nucléaire sur la largeur des raies dans les spectres de rayons X» — par M. Frilley, B. G. Gokhale et M. Valadares — C. R. t. 233, p. 1183-1185, 12 Novembre 1951.

— «Spectre β de conversion interne émis dans la transmutation Thorium → Thoron» — par S. Rosenblum, M. Valadares et M. Guillot — C. R. t. 234, p. 1767-69, 28 Avril 1952.

— «Les spins des niveaux des noyaux pairs-pairs et la théorie de l'émission α» — par S. Rosenblum et M. Valadares — C. R. t. 234, p. 2359-61, 9 Juin 1952.

— «Spectre d'électrons de conversion interne émis dans la transmutation Radiothorium → Thorium X» — par S. Rosenblum, M. Valadares et M. Guillot — C. R. t. 235, p. 238-40, 21 Juillet 1952.

— Sur les niveaux nucléaires *A* (premiers états excités)» — par S. Rosenblum et M. Valadares — C. R. t. 335, p. 711-13, 6 Octobre 1952.

— «Classification des «rayons» des noyaux émetteurs α en fonction de l'excès neutronique I» — par S. Rosenblum et M. Valadares — C. R. t. 236, p. 196-198, 12 Janvier 1953.

— «Sur les rayonnements émis au cours de la transmutation *R Ac* → *Ac X* (Première partie)» — par M. Frilley, S. Rosenblum, M. Valadares et G. Bovissieres — «Le Journal de Physique et le Radium», t. 15, p. 45-59, Janvier 1954.

— «Les spectres d'électrons de conversion émis dans les transmutations Radiothorium → Thorium X → Thoron» — par S. Rosenblum, M. Valadares et M. Guillot — «Le Journal de Physique et le Radium», t. 15, p. 129, Mars 1954.

— «Sur la structure fine α de l'Ionium» — par S. Rosenblum, M. Valadares, Mme J. Blandin-Vial et M. R. Bernas — C. R. t. 238, p. 1496, 5 Avril 1954.

— «Transmutation par capture électronique» — par M. Valadares — «Gazeta de Física» — Vol. III, Fasc. 1, Avril 1954.

— «Sur le spectre d'électrons de conversion émis par $^{241}Am \xrightarrow{\alpha} {}^{237}Np$» — par J. Milsted, S. Rosenblum et M. Valadares — C. R. t. 239, p. 259-261, 19 Juillet 1954.

— «Sur le schéma de niveaux du $^{237*}Np$» — par J. Milsted, S. Rosenblum et M. Valadares — C. R. t. 239, p. 700-702, 9 Août 1954.

— «Le spectre d'électrons de conversion émis dans la transmutation Ionium → Radium» — C. R. t. 239, p. 759, 27 Septembre 1954.

— «Sur la largeur propre des raies d'électrons de conversion — «Le Journal de Physique et le Radium», t. 16, p. 542, 1955.

— «Sur les rayonnements émis au cours de la transmutation *R Ac* → *Ac X* (Deuxième partie)» — «Le Journal de Physique e tle Radium», t. 16, p. 378, Mai 1955.

— «Spectrographie magnétique avec preaccélération pour l'étude d'électrons de faible énergie» — par S. Rosenblum, J. Sant'Ana Dionisio et M. Valadares. — «Le Journal de Physique et le Radium», t. 17, p. 112, 1956.

— «Sur le rayonnement émis au cours de la transmutation *Ra D* → *Ra E*» — par M. Frilley et M. Valadares — «Le Journal de Physique et le Radium», t. 18, p. 468, 1957.

Doutoramento

Em Outubro de 1957 doutorou-se, em Química, na Faculdade de Ciências de Lisboa, o licenciado em Ciências Físico-Químicas, Fernando Carvalho Barreira.

O Dr. Fernando Carvalho Barreira, apresentou, como tese de doutoramento, o trabalho intitulado *Troca catiónica entre metais e electrólitos.*

I Reunião dos Técnicos Portugueses de Energia Nuclear

No dia 20 de Janeiro do corrente ano, iniciou-se, em Lisboa, no Laboratório Nacional de Engenharia Civil, a 1.ª Reunião dos Técnicos Portugueses de Energia Nuclear, na qual participaram cerca de duzentos delegados de vários organismos oficiais e empresas industriais interessados nos temas da Física Nuclear. Os trabalhos dos congressistas terminaram no dia 22 com uma visita aos pavilhões do laboratório de Física e de Engenharia nucleares que se encontram em construção perto de Sacavem. Nessas edificações, que deverão estar concluídas nos fins do próximo ano de 1959, serão montados um reactor nuclear de investigação do tipo piscina, de 1 megawatt, dois aceleradores de partículas, um do tipo Van de Graaff, de 2 milhões de volts, e outro do tipo Cockcroft e Walton, de 0,6 milhões de volts, e uma instalação piloto para purificação de urânio.

Prémio Nobel da Física

O prémio Nobel da Física, de 1957, foi atribuído aos cientistas chineses Tsung Dao Lee e Chen Ning Yang, pelos seus trabalhos relativos à lei da paridade. O doutor Tsung Dao Lee, que tem 31 anos de idade, doutorou-se em 1950, foi assistente de Física na Universidade da Califórnia até 1951, e trabalhou no Instituto dos Altos Estudos, da Universidade de Princeton até 1953, ano em que foi nomeado professor da Universidade de Columbia. O doutor Chen Ning Yang, que tem 35 anos, doutorou-se em 1948 e foi professor na Universidade de Chicago até 1949, ano em que ingressou no Instituto dos Altos Estudos, de Princeton.

Prémio Nobel da Química

O prémio Nobel da Química, de 1957, foi atribuído ao cientista inglês, Alexander Todd, em consequência das suas investigações sobre nucleótidos. O doutor Todd nasceu em 1907 e fez os seus estudos universitários sucessivamente em Glasgow, Francfort e Oxford. Foi assistente de Química Médica em Oxford e na Universida de de Edimburgo, de 1934 a 1936. Em 1937 foi nomeado para dirigir o curso de Bioquímica na Universidade de Londres. Em 1938 ingressou na Universidade de Manchester e depois na de Cambridge onde é actualmente professor de Química Orgânica. Já fora anteriormente laureado com a medalha da Academia Lavoisier e com as medalhas Davy e Real, atribuídos pela Royal Society.

Lançamento de satélites artificiais

O ano de 1957 ficou assinalado nos anais da Ciência pelo lançamento dos dois primeiros satélites artificiais, integrado no plano do programa das investigações científicas do Ano Geofísico Internacional.

O primeiro satélite artificial (Sputnik I), realizado por cientistas russos, foi lançado da Rússia no dia 4 de Outubro, transportado por um fuso que o colocou a 900 km de altitude e que, ao largá-lo, lhe imprimiu uma velocidade de 8 km por segundo (cerca de 28.000 km por hora). O satélite, que tinha a forma de uma esfera de 58 centímetros de diâmetro e 83,600 quilogramas de peso, ficou sujeito a um movimento de translação em torno da Terra descrevendo uma órbita elíptica inclinada de 65 graus em relação ao plano do equador terrestre. O tempo da translação completa em redor do nosso planeta era de 1 hora e 35 minutos. O Sputnik I transportava consigo dois postos emissores de rádio que enviavam alternadamente sinais intervalados de 3 décimos de segundo.

Os postos trabalhavam com as frequências de 20005 e 40002 megaciclos, equivalentes a 15 metros e a 7,5 metros de comprimento de onda. A potência dos emissores permitia a captação dos sinais, em boas condições, mesmo nos postos de amadores.

O satélite foi seguido na sua órbita pelos observatórios astronómicos de todo o mundo e, segundo notícias frequentes da imprensa, foi muitas vezes observado à vista desarmada. A secção do foguetão que colocou o satélite na respectiva órbita ficou também a gravitar em torno da Terra, numa órbita diferente daquela, umas vezes em posições avançadas e noutras recuadas em relação ao satélite.

Em 27 de Outubro o Sputnik I esgotou os seus recursos de energia e deixou de emitir sinais, depois de ter efectuado 326 voltas à Terra num total de 14.150.000 km. Em virtude do encurtamento sucessivo das órbitas descritas e, portanto, do aumento do atrito desenvolvido no percurso das suas trajectórias, a secção do foguetão transportador consumiu-se nos primeiros dias de Dezembro e o Sputnik I aniquilou-se no dia 6 de Janeiro do ano corrente de 1958.

Entretanto, no dia 3 de Novembro de 1957 foi lançado um segundo satélite artificial, igualmente pelos cientistas russos, em condições mais sensacionais do que o anterior. O Sputnik II transportou consigo, além da respectiva aparelhagem científica, uma cadela, instalada de modo a poder-se conhecer, na Terra, as suas reacções fisiológicas às condições do meio em que passou a viver. A órbita do Sputnik II tem o afastamento máximo da Terra de cerca de 1700 km e é percorrida em 103 minutos e 7 décimos. O peso total deste segundo satélite é de 508,3 quilogramas; tem forma geométrica, semelhante à de um foguetão, e não forma esférica como o Sputnik I. No dia 11 de Novembro terminaram as emissões do Sputnik II, o qual passou a ser referenciado apenas por meios ópticos e no dia seguinte o professor russo Porzewsky anunciou a morte da cadela cujo sacrifício foi altamente proveitoso ao progresso científico.

O Grande Sputnik continua a sua translação em torno da Terra.

Paralelamente a estes acontecimentos foram efectuadas várias tentativas de lançamento de satélites artificiais por parte dos cientistas americanos. A primeira tentativa, em 6 de Dezembro de 1957, no Cabo Canaveral, não teve êxito. Por deficiências técnicas, o foguetão Vanguard que deveria colocar o satélite na respectiva órbita, explodiu no momento da partida, ainda sobre a rampa de lançamento.

O primeiro satélite americano, denominado 1958-Alfa, foi colocado na sua órbita no dia 1 de Fevereiro. Tem a forma de um obus de 90 cm de comprimento e 15 de diâmetro. Pesa 13,365 kg, transporta dois emissores de rádio que trabalham na frequência de 108 megaciclos, desloca-se a 28000 quilómetros por hora e atinge a altitude de 500 km. O lançamento foi efectuado por um foguetão do Exército, Júpiter-C.

No dia 5 de Março foi lançado um segundo satélite americano, também pelos serviços do Exército, mas, por deficiências técnicas, não foi colocado na órbita prevista, tendo desaparecido.

Entretanto, no dia 17 do mesmo mês, e após cinco tentativas sem êxito, os serviços da Marinha americana, colocaram no espaço um novo satélite, o 1958-Beta, com 1,460 kg de peso. As distâncias máxima e mínima da sua órbita, são de 4000 km e 650 km.

Nova expedição ao Antárctico

Também integrada no programa do Ano Geofísico Internacional foi organizada uma expedição inglesa para efectuar a primeira travessia transantárctica completa, desde o mar de Weddel ao mar de Ross, passando pelo Polo Sul.

A chefia da expedição foi entregue ao Dr. Vivian Fuchs, o qual atingiu o Polo

Sul no dia 20 de Janeiro depois de uma travessia cheia de grandes dificuldades.

Uma outra expedição neo-zelandesa, chefiada por Edmund Hillary, atingiu o mesmo Polo, com mais felicidade, em 3 de Janeiro.

Fusão de núcleos de deutérios

Outra notícia de grande interesse científico foi o anúncio oficial, efectuado em 24 de Janeiro por John Cockcroft, em nome do Comissariado de Energia Atómica, em Harwell, de que os cientistas ingleses tinham conseguido experimentalmente obter a fusão de átomos de deutério. O Dr. Thonemann, e os seus colaboradores, conseguiram, para o efeito, temperaturas de 5 milhões de graus, durante alguns milésimos de segundo, num dispositivo designado por Zeta, e repetiram o fenómeno alguns milhares de vezes.

Nobélio

O elemento de número atómico 102, que é a mais recente adição à tabela periódica, foi descoberto em Março de 1957, por um grupo internacional de investigação, no decurso de experiências realizadas no Instituto Nobel para estudos de Física, em Estocolmo, na Suécia. A comunicação do acontecimento foi feita no dia 9 de Julho, simultâneamente na Suécia, Grã-Bretanha e Estados Unidos da América.

O grupo responsável pelo sucesso das experiências inclui físicos, e químicos do «Argonne National Laboratory» (U. S. A.), do «Atomic Energy Research», e do «Nobel Institute» (Suécia).

O novo elemento foi produzido bombardeando cúrio com iões de carbono 13, acelerados no ciclotrão do «Nobel Institute». O «Argonne Lab.» preparou uma quantidade suficiente de cúrio, que foi enviada para Harwell onde se fabricaram os alvos a bombardear. Harwell forneceu o isótopo do carbono, bastante raro, empregado como partícula bombardeante.

As experiências foram então efectuadas no ciclotrão do «Nobel Institute». O material a bombardear foi preparado sob a forma duma delgada película de cúrio, montada sobre uma folha de alumínio, e colocada num dispositivo especial que permitiu a recolha dos produtos de reacção em delgadas folhas e a sua rápida identificação.

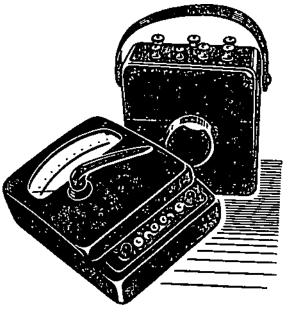
Para se obterem melhores resultados, essas folhas eram constituídas por substâncias orgânicas, que foram dissolvidas em acetona numa placa de platina, a qual depois foi aquecida de modo a obter-se uma origem delgada para efeito de contagem. A placa de platina foi seguidamente tratada por ácido clorídrico, que dissolveu o resíduo activo, indo depois a solução atravessar uma coluna «standard» de troca de iões. Para extrair da coluna o novo elemento usou-se ácido alfa-hidroxiisobutírico.

Tomaram parte nestas experiências os seguintes cientistas: Paul R. Flelds, Arnold M. Friedman (Argonne); John Milsted e Alan Beadle (Harwell); Hugo Atterling, Bjorne Astran, Wilhelm Forslurg e Lennart Hohn (Nobel Institute).

Por sugestão dos cientistas britânicos e americanos foi dado ao elemento 102 o nome de nobélio em honra do «Nobel Institute». O isótopo sintetizado nestas experiências é um emissor alfa, com período de cerca de 10 a 12 minutos, e pensa-se que o seu número de massa é 253.

(Physics Today, 1957)

Instrumentos para
Electrometria
e **Pirometria** de
CHAUVIN ARNOUX & CIE



REPRESENTANTES:
J. Roma, L.da
Praça da Figueira, 12-1.º
LISBOA

LIVRARIA ESCOLAR
EDITORA

LIVROS PARA TODOS OS
ESTABELECIMENTOS DE ENSINO
CIÊNCIA - ARTE - LITERATURA
NACIONAIS E ESTRANGEIROS

⁂

SECÇÃO DE PAPELARIA
E ARTIGOS DE ESCRITÓRIO

⁂

Aceitam-se encomendas de livros estrangeiros. Enviam-se encomendas : : à cobrança para todo o País : :

68, RUA DA ESCOLA POLITÉCNICA, 70
TELEF. 664040 — LISBOA

LEIA:
ASSINE:
DIVULGUE:

CIÊNCIA
REVISTA DOS ESTUDANTES DA FACULDADE
DE CIÊNCIAS DE LISBOA

É uma revista feita especialmente por universitários, contendo artigos de carácter cultural e científico e focando os problemas da própria Universidade

Preço avulso 7$50 — Assinaturas (3 números) 20$00
Descontos para os sócios da Associação

À VENDA NAS PRINCIPAIS LIVRARIAS

Pedidos à A. E. F. C. L.
Rua da Escola Politécnica — LISBOA

REVUE D'OPTIQUE
THÉORIQUE ET INSTRUMENTAL

★

REVISTA CIENTÍFICO-TÉCNICA PUBLICANDO NUMEROSOS ARTIGOS ORIGINAIS E UMA REVISTA DE REVISTAS

Patrocinado pelo

INST. DE ÓPTICA TEÓRICA E APLICADA E PELO SINDICATO GERAL DE ÓPTICA E DOS INSTRUMENTOS DE PRECISÃO

★

Assinatura, 1 ano (12 números) 700 francos

Direcção e Administração

3 & 5, Boulevard Pasteur, Paris, (15e)

Ao fazer as encomendas aos nossos anunciantes mencione a «Gazeta de Física»